

LETTRES DE GRÈCE

PAR

GEORGES PERROT

Membre de l'Institut

(Extrait de la *Revue Archéologique*, 4^e série, tome IX.)



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, V1^o

—
1907

Bibliothèque Maison de l'Orient



148692

LETTRES DE GRÈCE¹

I

Quand vous avez su, mon cher directeur, que je partais pour aller faire à la Grèce, où se sont passées les plus heureuses années de ma jeunesse, une visite qui sera probablement la dernière, vous avez bien voulu me demander de donner à vos lecteurs, si curieux des choses de l'esprit, quelques nouvelles du pays que beaucoup d'entre eux ont visité avec un pieux respect. En 1894, je les avais entretenus des fouilles de Delphes, qui étaient alors commencées depuis deux ans. Je reverrai Delphes, et je dirai quelle impression laisse au voyageur la grande œuvre d'exhumation méthodique qui, avec le concours intelligent et dévoué des membres de l'École, a été conduite à bonne fin, en 1903, par la patiente énergie de M. Homolle. Depuis que celui-ci a eu pour successeur M. Holleaux, c'est une autre entreprise scientifique, le dégagement complet des monuments de Délos, qui occupe toutes les forces et absorbe toute l'activité de l'École. J'irai à Délos, ce qui me permettra de vous dire comment, grâce aux subsides généreux du duc de Loubat, la science française a été mise à même d'achever là un travail qu'elle avait ébauché depuis plus de trente ans. Il ne me restera plus ensuite, pour me mettre au courant, qu'à pousser jusqu'en Crète, où M. Evans voudra bien me faire les honneurs des palais de Minos et d'Idoménee.

En attendant que M. Holleaux pût m'accompagner à Délos, j'ai été faire connaissance avec un autre grand champ de fouilles, celui d'Epidaure ou plutôt du *Hiéron* ou sanctuaire d'Epidaure, de l'ensemble des édifices qui, à trois heures environ de cette ville, s'étaient groupés autour du temple où Asclépios,

1. [Avec l'autorisation de M. Perrot, la *Revue* réimprime ici les lettres qui ont paru dans le *Journal des Débats*, du 18 mai au 13 juin 1907. L'auteur y a apporté quelques corrections. — *Réd.*].

que nous appelons Esculape avec les Latins, opérait des guérisons miraculeuses qui lui valaient les hommages de très nombreux pèlerins. Ces fouilles ne le cèdent en importance et en intérêt à aucune de celles que l'Allemagne et la France ont exécutées en Grèce. C'est aux frais de la *Société archéologique* qu'elles ont été commencées en 1881 et terminées en 1887. Le mérite de les avoir inaugurées et terminées, à travers bien des obstacles, revient à M. Cavadias qui, depuis vingt-deux ans, remplit en Grèce la fonction d'*Ephore en chef* (*Genikos Ephoros*) ou directeur général du service des fouilles et antiquités. C'est, en même temps qu'un érudit d'une science très sûre et qu'un très sagace explorateur du terrain, un administrateur d'une volonté ferme et tenace, qui sait faire plier toutes les résistances. Il s'est toujours montré à la hauteur d'une tâche qui avait ses difficultés. Il n'a jamais rien sacrifié des droits exclusifs de propriété que la loi confère à l'État grec sur tous les objets antiques qui sont retirés du sol de la Grèce; mais il n'en a pas moins su non seulement autoriser mais faciliter, par les expropriations qui seules les rendaient possibles, les fouilles que les gouvernements étrangers ou les particuliers se sont proposé d'entreprendre sur un point quelconque du royaume. A cette façon d'agir, toutes les parties intéressées ont trouvé leur compte.

Les savants les plus éminents de l'Europe occidentale ont pu ainsi, à Olympie, à Delphes et à Délos, se signaler par des découvertes mémorables qui ont renouvelé toute l'histoire de la vie politique et des arts de la Grèce. Les directeurs des écoles française, allemande, anglaise, etc., ont trouvé dans ces campagnes de fouilles l'occasion de former leurs jeunes pensionnaires au métier d'archéologues militants, de leur apprendre à sonder et à interroger le terrain. D'autre part, à cette entente, la Grèce a gagné l'avantage d'entrer aussitôt en possession de tous les monuments que faisait reparaitre au jour la pioche du terrassier. C'était pour elle que travaillaient ces collaborateurs de toute provenance. Grâce à leur concours, elle a pu se créer, en moins d'un demi-siècle, des musées que ne saurait plus se dispenser de visiter et d'étudier quiconque prétend acquérir quelque compétence en matière de plastique grecque, l'admirable musée national d'Athènes et nombre de musées provinciaux où, comme à Olympie et à Delphes, se conservent sur place, auprès des édifices détruits auxquels ils ont jadis appartenu, tant de beaux marbres, débris précieux de l'œuvre des plus illustres maîtres.

Les conventions conclues sur ces bases avec le directeur du service de l'Ephorie ont toujours été fidèlement observées, dans leur lettre et dans leur esprit. Elles assuraient aux auteurs de découvertes faites en Grèce par des étrangers le droit d'être les premiers à en faire connaître les résultats par une publication scientifique. Jamais ces étrangers n'ont été gênés dans l'exercice de ce droit. Il y a plus : les savants étrangers, lorsqu'ils en ont manifesté le désir, ont bien souvent obtenu, sans la moindre difficulté, la permission

d'avoir la primeur, pour les recueils qu'ils dirigent, de monuments inédits qui étaient issus de fouilles exécutées par la Société archéologique d'Athènes, vases ou bronze, marbres ou terres cuites. Jamais ils ne se sont heurtés à des refus systématiques du genre de ceux que l'on rencontre trop souvent, en pareil cas, auprès des directeurs des musées de l'Italie. Allez demander à étudier, pour le décrire dans une revue allemande ou française, un monument du musée des Antiques à Florence! Le conservateur vous répondra — la réponse est si prévue d'avance que l'on ne prend même plus la peine de la provoquer — qu'il s'en réserve la publication.

J'ai tenu à vous dire, mon cher directeur, comment M. Cavvadias avait compris la haute fonction pour laquelle l'avaient désigné, il y a plus de vingt-six ans, les qualités dont il avait fait preuve dans ses premières campagnes de fouilles à Epidaure. Il me reste à vous dire ce qu'ont été ces fouilles mêmes, quels aspects de la vie antique elles nous ont révélés, quel jour elles jettent sur la variété des dispositions que les architectes grecs savaient prendre pour répondre à celle des besoins qu'ils avaient à satisfaire, enfin quels charmants restes elles nous ont rendus des sculptures qui décoraient les édifices groupés dans cette vallée.

II

Les fragments de la sculpture épidaurienne, je les connaissais depuis longtemps par le Musée d'Athènes, où ils avaient été apportés alors que n'avaient pas encore été institués, faute de ressources, ces musées provinciaux que l'on multiplie peut-être trop aujourd'hui; mais, quant aux édifices de Hiéron, au caractère de leur style et à leurs destinations très diverses, je n'en avais quelque idée que par les descriptions qui en ont été données par M. Kavvadias dans les *Praktika* ou *Actes* de la Société archéologique, à diverses reprises, et dans l'ouvrage qui a pour titre : *Fouilles d'Epidaure*, t. 1^{er}, 1891, petit in-folio; mais je savais que, depuis lors, M. Cavvadias n'avait pas cessé de travailler à Epidaure. Ces fouilles, c'était sa plus chère occupation, sa vraie joie, l'œuvre de toute sa vie. Dès que ses devoirs administratifs lui laissaient quelque trêve, il quittait Athènes; il allait habiter pendant une ou deux semaines, quelquefois pendant un mois ou deux, la maison qu'il s'est bâtie sur la colline, entre le théâtre et le temple d'Asclépios, dans un bois de pins et d'oliviers. Il passait là des journées qui lui paraissaient toujours trop courtes à surveiller et à diriger les ouvriers qu'il entretient sur le champ de fouilles, à examiner à nouveau les pierres qu'il avait jadis déterrées. A force de les retourner en tous sens et de les rapprocher les unes des autres, il était arrivé, je le savais, à saisir entre tous ces fragments des rapports qui lui avaient échappé au premier moment, à mieux lire des plans dont certaines parties lui avaient d'abord paru obscures, à compléter et à rectifier les conclusions qu'il avait présentées

dans son livre. Profitant des fêtes de Pâques, il venait de faire une de ces fugues dont il attend toujours l'heure avec impatience. Il m'invitait à le rejoindre au Hiéron. Je ne me le fis pas dire deux fois. Mes compagnes de voyage et moi, nous trouvâmes la plus aimable hospitalité dans les deux chambres très propres et très gaies que la Société archéologique a réservées au-dessus de son musée. A l'heure des repas, nous montions, parmi la blancheur des cistes et l'or des genêts en fleur, à la salle à manger où M. Cavvadias, tout en nous offrant une chère sur laquelle nous n'aurions pas osé compter dans ce désert, nous continuait les explications qu'il avait commencé à nous donner sur le terrain. Nous avons passé là deux journées que nous n'oublierons pas de si tôt.

III

De tous les édifices que la piété des Epidauriens, secondée par les apports des pèlerins, avait réunis en ce lieu, de beaucoup le mieux conservé, c'est le *Théâtre*, ce théâtre qui avait frappé d'admiration Pausanias ou, si, comme quelques-uns inclinent à le croire, il n'est pas venu à Epidaure, le *périégète* antérieur auquel il aurait emprunté la description beaucoup trop succincte qu'il donne des bâtiments du *Hiéron*. Voici en quels termes il en parle : « Il y a dans l'enceinte sacrée du Hiéron un ouvrage qui, à mon avis, est des plus admirables. Les théâtres de Rome surpassent en magnificence ceux des autres pays. Il n'en est pourtant pas qui, pour la grandeur, puissent être comparés à celui de Mégalopolis, en Arcadie; mais, si l'on envisage l'ensemble de toutes les parties et l'élégance de la construction, il n'en est point qui puisse être comparé à ce théâtre d'Epidaure. Polyclète a été l'architecte de cette construction, ainsi que de l'édifice rond dont je viens de parler. » (Pausanias, II, 27). Hâtons-nous de dire que le Polyclète qui avait attaché ici son nom aux deux plus beaux édifices du Hiéron ne saurait être le célèbre sculpteur argien, contemporain et rival de Phidias. C'est l'artiste, peut-être le petit-fils du grand statuaire, que l'on appelle Polyclète le jeune et qui a vécu vers le commencement du quatrième siècle avant notre ère.

Ce théâtre, je l'avais vu, ou plutôt entrevu, dans ma jeunesse, quand, nouvellement arrivé de France, je parcourais la Grèce à grands pas, plutôt en touriste émerveillé qu'en savant capable d'une étude méthodique. Il s'était offert à moi tel que l'avaient vu Dodwell, Leake et Blouet. On en devinait la courbe élégante au flanc du Kynortion; mais il n'y avait de visible que les gradins du côté Nord. Partout ailleurs, ils étaient cachés par l'herbe et par des touffes de broussailles. Des oliviers francs avaient pris racine entre les pierres antiques. Depuis lors — ç'a été le premier travail de M. Cavvadias — toute la *cavea* a été déblayée. Il en a été de même, ensuite, de l'orchestre et des substructions de la scène. Tous les gradins, avec les escaliers montants qui les divisent en coins, sont en place et visibles. C'est un plaisir pour l'œil de suivre, dans leur

harmonieux développement, les belles lignes de cet ample vaisseau; puis, quand on y regarde de plus près, on constate le soin avec lequel le travail a été exécuté. Les sièges, tous taillés dans un calcaire violacé très dur, sont larges et commodes. L'acoustique est parfaite. Des gradins les plus hauts, on entend les paroles qui sont prononcées dans l'orchestre sur le ton de la conversation. C'est ici, mieux qu'au théâtre de Dionysos, que l'on a pu constater quelle était la forme de l'orchestre dans le théâtre grec. Cette forme était circulaire; elle est dessinée ici par une bande de marbre blanc encastrée dans le dallage de calcaire. Les deux portes latérales par lesquelles, aux deux bouts du mur de scène, on entrait dans l'orchestre pour gagner ensuite sa place sur les bancs, vont être reconstruites. M. Cavvadias en a retrouvé tous les éléments; elles seront, avant la fin de cette campagne, relevées avec les matériaux antiques qui gisent sur le sol.

Des autres édifices, situés en contrebas du théâtre, au plus creux de la vallée, il ne subsiste que les assises inférieures; mais celles-ci, religieusement ménagées par la pioche des fouilleurs, sont demeurées, presque partout, assez intactes pour que l'on ait pu donner un nom à chacun des différents édifices, après s'être rendu compte de l'usage auquel il servait. Plusieurs de ces bâtiments offrent ce singulier intérêt qu'il n'a été trouvé ailleurs rien de semblable, qu'ils sont uniques en leur genre. Tel est, par exemple, le cas d'une vaste construction dans laquelle on a reconnu une sorte d'auberge destinée à loger les étrangers qui affluaient dans le Hiéron, surtout au moment des fêtes d'Asclépios. Le plan en est celui des *khanis* ou *caravansérails* du monde turc, arabe et persan. Il y avait, distribuées autour d'une grande cour, cent quatre-vingts chambres ou plutôt cellules, où chacun s'installait comme il voulait, avec ses hardes et ses couvertures. Thucydide mentionne, à Platée, un bâtiment du même genre, qu'il appelle *katagôgion*.

Le temple d'Asclépios était le centre moral et la raison d'être des autres édifices; il renfermait une statue chrysléphantine du dieu, exécutée par un statuaire célèbre, Thrasymède d'Argos; ses frontons étaient décorés de figures d'un art élégant et fin qui rappelle celui des Victoires sculptées à l'Acropole sur la balustrade du temple d'Athéna Niké. D'autres figures, du même style, ornaient les angles et le sommet du tympan; mais c'était un temple de dimensions moyennes, à peu près de la taille du temple de Thésée à Athènes. Ce n'est pas lui qui a le plus frappé, dans le Hiéron, Pausanias ou le guide qu'il suit. Ce que Pausanias vante surtout, c'est un édifice rond, voisin du temple, la *Tholos*. Le sous-sol y présente des dispositions très particulières, qui ont été diversement interprétées. On n'est pas non plus d'accord sur la destination de cette rotonde. Peut-être était-ce une sorte de Prytanée, où l'on donnait des repas publics, où l'on recevait des hôtes de distinction. Quoi qu'il en soit, ce qui justifie l'admiration dont était l'objet la *Tholos*, tout entière construite en marbre blanc,

c'était la merveilleuse exécution des moulures. Celles de l'entablement et des caissons surpassent peut-être, par la richesse de l'invention et la finesse du travail, l'ornementation de l'Erechléion d'Athènes, devant laquelle les architectes tombent en pamoison. Le chapiteau corinthien, dont on possède un exemplaire d'une étonnante conservation, peut-être le modèle même qu'avait dressé l'architecte, est le type le plus parfait du chapiteau de cet ordre. Le ciseau y a caressé le marbre avec autant de délicatesse que dans les draperies les plus souples des plus exquises stèles funéraires de l'Attique.

Tout près du sanctuaire, un autre bâtiment, qui, lui, est curieux surtout par l'originalité de sa destination. C'était ce que les inscriptions appellent l'*abaton*, c'est-à-dire l'endroit où l'on n'entrait qu'après s'être mis, par l'observation de certains rites, en état de grâce, pour parler la langue de la piété chrétienne. Partagé en deux longues galeries par un mur de refend, l'*abaton* était un dortoir, celui où les fidèles venaient, dûment préparés, passer une nuit pour y voir en songe le dieu guérisseur qui, d'un mot et d'un geste, les délivrait de leurs maux. Les autels d'Asclépios ont été renversés; mais, en Grèce, on vient encore dormir dans la grande église de Tinos pour obtenir, par l'intercession de la Vierge, ces mêmes guérisons miraculeuses. J'ai vu jadis ce rite de l'incubation pratiqué de même, à Metelin, dans une église du centre de l'île, dont le nom est sorti de ma mémoire.

Le *téménos* ou terrain sacré renfermait encore d'autres édifices, intéressants à divers titres, un vaste gymnase, des temples d'Artémis et d'Aphrodite, un stade, etc. On y entrait, en venant d'Épidaure, par des Propylées, par une porte monumentale qui devait être d'un bel effet; mais je ne saurais ici me perdre dans tout ce détail. Permettez-moi seulement de vous indiquer, en quelques mots, quel était le caractère de ce culte, dont la vogue paraît avoir commencé vers la fin du cinquième siècle et avoir persisté jusqu'aux derniers temps du paganisme.

IV

Pausanias avait appris que l'on conservait jadis dans le temple six stèles de marbre sur lesquelles étaient inscrites les plus mémorables guérisons opérées par le dieu; mais, « de mon temps, dit-il, on n'en voyait plus que deux ». M. Cavvadias a été plus heureux que Pausanias; dans les décombres, il a retrouvé trois de ces stèles, dont deux en assez bon état. C'était là comme les archives sacrées, les titres que le dieu faisait valoir à la confiance des fidèles. En déchiffrant ces longues inscriptions, les pèlerins qui venaient chercher ici la santé commençaient à croire au miracle qu'ils attendaient et qu'ils espéraient; l'auto-suggestion, comme on dit aujourd'hui, commençait à faire son œuvre.

C'était bien de miracles qu'il s'agissait. Du contenu des trois stèles qu'a transcrites et expliquées M. Cavvadias, stèles qui datent du quatrième ou du

troisième siècle avant Jésus-Christ, il résulte qu'à cette époque les prêtres qui représentaient Asclépios dans ce sanctuaire n'avaient aucunement la prétention d'être des médecins. Ils n'indiquaient pas de remède; ils ne prescrivait point de traitement. On s'est donc trompé de tout point lorsque l'on a voulu chercher dans les sanctuaires d'Esculape des berceaux de la médecine grecque. Un siècle ou deux après qu'Hippocrate avait posé avec une si ferme intelligence les principes de la vraie méthode d'observation, ceux qui venaient consulter ce que Millevoje appelle « le fatal oracle d'Epidaure », ne trouvaient là, pour les délivrer de leurs souffrances, que des charlatans ou, si l'on veut employer un mot poli, que des thaumaturges. C'est ce dont on peut juger par le récit que donnent les stèles de plusieurs guérisons qui durent faire sensation. Dans leurs rêves, les malades voyaient le dieu exécuter sur leurs pauvres corps endoloris des opérations dont la hardiesse effrayerait les plus audacieux mêmes de nos chirurgiens modernes.

Une femme de Lacédémone était hydropique. Sa mère alla consulter pour elle le dieu d'Epidaure. Elle eut en songe cette vision : le dieu coupait la tête de sa fille et suspendait son corps, le cou en bas. Tandis que l'eau s'échappait en abondance par le trou ainsi ouvert, le dieu, détachant le corps, rajustait la tête sur le cou. La mère rentra ensuite à Lacédémone; elle y trouva sa fille guérie. — Un homme avait un cancer à l'estomac; il vint à Epidaure, s'endormit et eut une vision. « Il lui sembla — je traduis ici mot à mot — que le dieu ordonnait aux serviteurs qui l'accompagnaient de le saisir et de le tenir fortement tandis qu'il lui ouvrait le ventre. L'homme commença par s'enfuir; mais les serviteurs le rattrapèrent et l'attachèrent. Alors Asclépios lui ouvrit le ventre, pratiqua l'excision du cancer, recousit le ventre et délivra l'homme de ses liens. Aussitôt après, il sortit guéri. »

Les prêtres d'Asclépios paraissent avoir, avec le temps, modifié leurs pratiques, pour ne pas perdre leur clientèle. La foi était devenue moins naïve et, d'autre part, les progrès de la médecine avaient vulgarisé certaines notions d'hygiène. Ces notions, le clergé du sanctuaire se les approprièrent. Il eut sa thérapeutique : il signa des ordonnances qui avaient tout au moins le mérite de ne pouvoir faire du mal au client. Quelques-unes des prescriptions qu'elles renfermaient semblent même avoir été assez judicieuses. C'est ce que l'on peut inférer d'une curieuse inscription de l'époque romaine qui a été trouvée dans les ruines du sanctuaire. Il y est question d'un Julius Apellas qui, étant affligé de dyspepsie, fut soumis à un traitement dont voici les principales données : ne jamais se mettre en colère, se soumettre à un régime spécial composé de fromage, de pain, de persil, de laitue, de morceaux de citron bouillis dans de l'eau, de lait mélangé avec du miel. Il était aussi recommandé à Apellas de courir dans le gymnase, de se balancer, de se frotter le corps de poussière, de se promener nu-pieds, de prendre un bain chaud après s'être versé de l'eau sur le corps, de

se laver et de se frictionner lui-même, sans manquer pourtant à compter une drachme attique au baigneur dont il n'aurait pas requis les services, de se frotter de sel et de moutarde et enfin, ce qui est capital, de sacrifier à Asclépios et de ne pas oublier de régler les honoraires.

Les honoraires, Asclépios y tenait. Le montant devait en être réglé d'après la condition des personnes qui venaient solliciter l'intervention du dieu. A ceux qui lui paraissaient pouvoir bien payer, il ne craignait pas d'en demander parfois de très considérables. On cite une cure merveilleuse pour laquelle il réclama 2.000 statères d'or, environ 60.000 fr. (Pausanias, X, 38, 3). Tel opérateur célèbre de notre temps, dans le procès qu'il a eu à soutenir pour se faire payer sa note par un milliardaire américain récalcitrant, aurait donc pu invoquer, pour justifier ses prétentions, l'exemple que lui avait donné le dieu de la médecine.

Les guérisons n'étaient d'ailleurs pas plus rares dans cette nouvelle période qu'au temps jadis. Apellas quitta le temple, au bout de neuf jours, délivré de ses maux d'estomac. Dans le traitement qui lui avait été ordonné, on retrouve comme l'esquisse de plusieurs des traitements que la médecine moderne a successivement préconisés pour ce genre de maladies, le régime végétarien, le régime lacté, la douche avec frictions, la gymnastique, l'emploi des révulsifs. Il n'y a pas jusqu'au docteur Kneipp, avec ses promenades à pied dans la rosée, qui n'ait eu ses précurseurs à Epidaure.

V

Les voyageurs français qui se dirigent vers la Grèce deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous ne saurions trop les engager à comprendre dans le programme de leur tour du Péloponèse cette pointe d'une journée sur le Hiéron, entreprise de Nauplie, avant ou après la visite classique des ruines de Tirynthe et de Mycènes. Ils trouveront là beaucoup à voir et beaucoup à apprendre. C'est surtout aux architectes, pour peu que l'histoire de leur art les intéresse, que nous recommandons Epidaure et le musée où M. Cavvadias fait établir, dressées avec les matériaux antiques, des restitutions de l'ordre, de l'entablement et des plafonds de la *Tholos* et des autres édifices de l'enceinte sacrée. Ils y découvriront et y étudieront, non sans surprise, des morceaux qui, par l'ingéniosité de l'invention et par une exécution singulièrement parfaite, ne sont pas inférieurs aux parties similaires des monuments, beaucoup plus connus, de l'Acropole d'Athènes.

II

Héracléion (Crète), le 11 mai 1907,

Mon cher directeur,

I

Il y avait treize ans que je n'avais vu Athènes. C'est vous dire que j'y ai trouvé du nouveau. Partout me sont apparus, déjà compacts et très peuplés, des quartiers qui, en 1894, s'amorçaient à peine par quelques masures semées, en sentinelles perdues, dans des terrains vagues. Sur la route de Képhisia, jusqu'à une assez grande distance, se succèdent, des deux côtés du chemin, de jolies demeures, précédées d'un jardin, qui, toutes, avec les colonnes de marbre dont sont ornés leur porche et leur loggia, ont des airs de petits palais. La ville a été moins bien inspirée en se prolongeant aussi dans la direction de Patissia, là où sont le plus épais les nuages de poussière qui flottent sur Athènes pendant les trois quarts de l'année; mais, au contraire, bien lui en a pris de s'attaquer hardiment aux pentes raides du Lycabette, où se font un peu sentir, par les lourds soirs d'été, les fraîches brises du golfe. Rien d'amusant comme de voir là, dans ce que l'on appelle *Néapolis* ou « la ville neuve », les maisons, ainsi qu'un troupeau de chèvres folles, grimper, étagées les unes au-dessus des autres, à l'assaut de la menue montagne, jusqu'à ce qu'elles se heurtent à des escarpements où elles ne pourraient s'accrocher. Il est même telle rue qui, dans son élan, ne s'est pas résignée à s'arrêter quand elle a rencontré l'à-pic du rocher. Elle l'a entamé, pour réussir à planter dans la tranchée ainsi ouverte deux ou trois habitations de plus.

Ce ne sont là que des agrandissements du périmètre, dus à l'augmentation ininterrompue de la population urbaine. Athènes sera bientôt une ville de deux cent mille âmes; mais, tout en grossissant ainsi, elle a gardé l'aspect que je lui avais connu dans mes précédents séjours, celui qu'elle a dû aux architectes allemands qui l'ont bâtie, à la présence d'une cour et à celle des Grecs qui, après s'être enrichis dans les affaires en Egypte, en Syrie, à Constantinople et dans les principautés danubiennes, aiment à venir jouir à Athènes de la fortune acquise et à y faire figure dans une capitale européenne. Je n'ai donc rien trouvé à Athènes qui dérangeât les impressions que j'en avais gardées. La seule différence entre ce que j'ai vu et ce dont je me souvenais, c'est que la ville occupe maintenant plus d'espace sur le terrain, qu'elle a trois gares de chemin de fer

et que des automobiles y croisent parfois dans les rues ces landaus à lanternes argentées qui ont un faux air de voitures de noce.

II

Quant à la Crète d'où je vous écris, il y a juste cinquante ans que je l'avais quittée après y avoir passé quatre mois comme pensionnaire de l'École française d'Athènes, avec mon camarade Thenon, au cours d'une exploration où nous avons découvert, pour le rapporter au Louvre, le premier fragment de la célèbre inscription de Gortyne. Ici, le changement ne pouvait manquer d'être profond. J'avais laissé les Turcs souverains de l'île. Or, la domination qu'ils y ont exercée pendant près de quatre siècles n'y est plus rappelée même par un drapeau flottant encore sur les édifices publics à côté du drapeau crétois. L'étendard turc, m'a-t-on dit, n'est plus arboré que sur l'îlot désert de Grabusa, à proximité de la côte occidentale. D'ailleurs, point de vasselage qui rattache l'île, même par un lien très lâche, à l'empire ottoman. C'est le roi Georges qui a désigné le haut commissaire, M. Zaïmis, auquel est maintenant confié le gouvernement de la Crète. Après que la garnison turque eut évacué l'île, beaucoup de musulmans crétois ont émigré, ne se sentant plus chez eux, malgré toutes les promesses d'égalité politique et de liberté des cultes, là où jadis ils commandaient en maîtres. Bien qu'ils ne soient pas molestés, surtout dans les villes, et que leurs mosquées soient grandes ouvertes, d'autres peut-être partiront. S'il en est resté un certain nombre, c'est que ceux-ci, en gens avisés, n'ont pas, comme ceux qui se sont le plus pressés, voulu céder leurs propriétés à vil prix. Ils ont attendu, pour les vendre, que la terre ait pris plus de valeur. On ne serait pas surpris que maints d'entre eux, rassurés par les égards qui leur sont témoignés, ne prennent le parti de renoncer à toute pensée d'émigration. C'est un musulman qui est maire de la Canée et M. Zaïmis vient d'en faire entrer un autre, comme ministre, dans le cabinet qu'il a formé après les élections.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'augmentation de la richesse immobilière ne saurait manquer de se produire par l'effet de l'établissement d'un régime qui mettra l'île à l'abri de ces fréquentes insurrections où il y avait certainement bien moins de victimes humaines que ne l'eussent donné à croire les gasconnades des journaux d'Athènes — on se fusillait toujours de très loin et à l'abri de murs en pierres sèches — mais où, à chaque reprise des hostilités, il y avait toujours beaucoup d'oliviers abattus et de villages incendiés.

Je n'aurais point, à mon grand regret, le loisir de parcourir l'intérieur de l'île, comme je l'ai fait en 1857; mais, d'après tout ce que j'entends dire, si je pouvais me permettre ces excursions qui m'auraient fort tenté, je n'y aurais pas trouvé les surprises sur lesquelles, semble-t-il à première vue, j'aurais eu le droit de compter. L'île n'a pas même un chemin de fer de banlieue pour l'une ou l'autre de ses deux capitales, la Canée et Héracléon. Elle n'a pas plus de chaus-

sées carrossables que du temps où le fastueux et hâbleur Véli-pacha, dont j'ai été l'hôte, faisait établir à grands frais, aux abords de la Canée et de Candie, des têtes de routes admirablement macadamisées. Il menait dans sa calèche, jusqu'au troisième ou quatrième kilomètre, ses visiteurs européens qui, de retour en Occident, célébraient l'initiative du pacha réformateur; mais celui-ci eût été fort embarrassé si l'un de ces passants l'avaient prié de pousser un peu plus loin la promenade. Après la sixième ou la septième borne (il y avait des bornes kilométriques, je les ai vues), la grande route empierrée cessait brusquement. Elle se continuait par une piste vague ou par un chemin de mulet. Ces tours de charlatan ne sont plus à la mode; mais la viabilité n'est guère plus avancée qu'au temps des Turcs. Entre les trois villes principales de la côte Nord, Héracléon, Rithymno et la Canée, il n'y a de communications faciles, pour le transport des hommes et pour celui des marchandises, que par la mer, et aucune de ces villes n'a un port où puissent entrer les bateaux à vapeur. Quand le temps est mauvais, on ne peut, dans ces rades foraines, débarquer ni prendre passagers ou chargement. Les relations sont presque interrompues pendant quelques jours, parfois pendant quelques semaines. C'est que le gouvernement princier disposait de trop faibles ressources et qu'il se sentait trop peu sûr du lendemain, avec le caractère tout provisoire que les puissances persistaient à lui attribuer, pour entreprendre de grands travaux publics. La physionomie même des villes ne s'est guère modifiée. Telles, si je puis m'en fier à mes souvenirs, j'avais laissée la Canée et Candie que les Grecs appellent Héracléon, telles je les retrouve, à peu de chose près, au bout d'un si long intervalle de temps, avec les mêmes rues étroites aux *chahnichin* grillagés et en encorbellement, avec les mêmes pavés pointus qui écorchent la plante des pieds, avec, pour les hommes, le même costume, le haut fez en forme de cône tronqué, la même chemise de couleur, la même veste soutachée, la même ceinture de laine rouge ou bleue roulée autour des reins, les mêmes culottes bouffantes, les mêmes bottes montant jusqu'au mollet. C'est la même vie au dehors, bruyante et en apparence oisive. Les cafés sont pleins et on y fume encore beaucoup le narguileh, qui, à Athènes, est tombé en désuétude. On n'est même pas sans rencontrer dans les rues quelques femmes turques, toutes vêtues de noir. Elles sont plus consciencieusement voilées qu'à Constantinople.

Pourtant, si l'on ne s'en tient pas à cette première impression, bientôt on s'aperçoit que la Crète n'est déjà plus ce qu'elle était je ne dirai pas il y a cinquante ans, mais même il y a dix ans. On court à la poste pour y retirer ses lettres. On y trouve des bureaux bien installés avec des employés polis qui vous renseignent très obligeamment, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Au lieu de la monnaie hétérogène qui circule en Turquie ou du papier crasseux et déchiré dont la Grèce n'a pas encore su se délivrer, on reçoit, au guichet où l'on achète des timbres, une excellente monnaie d'argent et de nickel qui rend commodes

toutes les transactions ; aussi le change est-il au pair. Avec leur petite toque crânement portée sur l'oreille, avec leur uniforme de couleur noire où le dolman rappelle l'uniforme de nos armées occidentales, tandis que les bottes courtes et les culottes bouffantes sont empruntées au vêtement national, les gendarmes crétois ont vraiment très bonne mine. Leur tenue et leurs allures évoquent des idées d'ordre et de bonne administration.

Je n'insiste pas. Ce n'est point pour faire une enquête sur la situation de l'île que je me suis arraché, non sans effort et sans regret, à la charmante et cordiale hospitalité de l'École française d'Athènes, afin d'entreprendre un voyage qui ne présente aucune difficulté, mais qui a ses ennuis et qui impose une assez grande perte de temps. C'est seulement une fois par quinzaine qu'un bateau du Lloyd autrichien va directement, en dix-sept heures, du Pirée à Héracléon. Nous ne pouvions l'attendre, et le bateau russe sur lequel nous avons dû prendre passage a mis quarante heures à nous conduire de Pirée à Héracléon, au lieu des vingt-quatre qui figuraient au programme. Il était parti du Pirée deux heures après l'heure réglementaire. A chacun des ports où il s'arrêtait, la Canée et Rithymno, le retard n'a fait que s'accroître. On nous avait promis que nous serions à Héracléon le vendredi soir, vers le coucher du soleil. Nous n'avons débarqué que le samedi à une heure du matin. La chère du bord ne nous a pas aidés à prendre en patience ce contre-temps. Quelques sympathies que nous inspirent nos fidèles alliés, nous ne saurions admirer leur cuisine, au moins leur cuisine navale.

III

Ce qui m'a décidé à braver cette fatigue, c'est le désir que j'éprouvais depuis longtemps d'apprécier par moi-même, sur place, les résultats des fouilles que M. Arthur Evans a exécutées, depuis quelque six ou sept ans, sur l'emplacement de l'ancienne Cnossos, tout près de celui où s'est bâtie, au moyen âge, la ville de Candie. Je voulais examiner, sur le terrain, les dispositions des édifices très antiques dont il a dégagé les restes et, par la même occasion, étudier au musée du Syllagos crétois les monuments de la plastique qui sont issus de ces fouilles et de celles que M. Halbherr, pour le compte de l'Italie, puis d'autres explorateurs étrangers, français, anglais, américains, ont entreprises avec succès dans le sud et à l'est de l'île, à Phæstos et à Haghia Triada, à Præsos, à Hiérapytna, à Gournia, sur bien d'autres points. Ici, comme en Grèce, c'est au profit du musée national que travaillent les savants du dehors auxquels le gouvernement crétois accorde la permission de sonder le terrain. Ici aussi, en retour des sacrifices, souvent très considérables, qu'ils s'imposent, la loi ne leur accorde que le privilège de se faire honneur de leurs trouvailles. Personne, les conservateurs du musée où les objets sont reçus en dépôt, pas plus que tout autre érudit, n'est autorisé à décrire et à figurer ces objets, à moins que l'inven-

teur n'ait de lui-même renoncé à l'exercice de son droit. Il y a d'ailleurs, dans les émotions que procure une campagne de fouilles, un plaisir qui ressemble à celui de la chasse et qui ne fait pas moins battre le cœur; aussi telle jeune fille américaine, Miss H. Boyd, n'a-t-elle pas mis moins d'ardeur à dépenser son argent pour enrichir le musée naissant de la Crète que n'en portaient à courir cette même chance des savants tels que MM. Evans et Halbherr, ainsi que les Sociétés ou les Académies qui leur fournissaient des ressources. Grâce à tous ces concours empressés, le musée ne cesse point de s'accroître et est contraint, chaque année, de remanier et de développer ses séries. Il a dû beaucoup aussi au zèle éclairé de ses deux *éphores*, le docteur Hadzidakis, le vétéran respecté de l'archéologie crétoise, et son très actif et très intelligent collaborateur, M. Xanthoudidis. Dès que la Crète a joui de son indépendance, l'État a mis quelques fonds aux ordres des *éphores* et ceux-ci, servis par la connaissance qu'ils avaient des sites opportuns, ont pu, quoiqu'avec des moyens d'action très restreints, faire entrer dans la galerie des pièces d'une réelle valeur.

Je viens de passer trois heures au musée. Il me faudra vous en reparler à loisir. C'est tout un passé lointain, plus étrange et plus reculé, plus riche et plus varié que celui de Mycènes et de Tirynthe, qui s'y découvre au regard de l'historien. Ma première impression a été celle de l'éblouissement. Dans un autre ordre d'idées elle tient de celle que nous avons éprouvée hier en approchant de la Canée, au lever du jour. Derrière la ville et ses maisons, derrière les coteaux que tachaient d'un vert sombre les bois d'oliviers et d'orangers se dressait, largement appuyée au sol, la belle chaîne des *Monts blancs*, dont les neiges d'hiver, que n'a encore pu fondre le soleil du printemps, étincelaient sous les rayons du matin. On avait l'illusion des glaciers de l'Oberland suisse, vus de Berne ou de Fribourg. Cette aérienne blancheur des sommets, nous l'eûmes sous les yeux pendant les quelques heures que nous passâmes à terre, dans le mouvement des bazars bruyants et gais. Elle me rappelait la merveilleuse toile de fond que tend au bout des rues montantes de Catane la majesté de l'Etna, avec ses neiges immaculées.

III

Héracléion, le 16 mai 1907.

I

Dans ma dernière lettre, mon cher directeur, je vous parlais d'une sorte d'éblouissement qui m'avait saisi dès l'abord dans ce musée d'Héracléion où, depuis cette première visite, j'ai passé bien des heures qui me paraissaient toujours trop courtes. Il faut s'entendre. Ce que l'on ressent ici, ce n'est pas ce que l'on éprouve quand à Athènes, on franchit le seuil de la salle mycénienne

du musée national. Là, l'œil est surpris et comme étourdi à la vue de tout l'or qui brille dans les vitrines, battu en larges plaques, ciselé en bijoux d'une finesse merveilleuse, découpé en centaines de feuilles légères. C'est comme un choc que l'on reçoit, une sensation physique très vive et presque aiguë.

A Héracléion, rien de pareil. Il y a, dans ce musée, plus d'un objet en or, têtes de clous, appliques qui décoraient le bois ou le bronze, pièces de collier. Mais ces objets sont épars dans les armoires. L'or n'attire pas ici le regard. Ce n'est pas que les chefs crétois — appelons-les, si vous voulez, Minos et Idomé-née — aient dû être moins opulents que les chefs argiens ou laconiens, qu'un Atrée, un Agamemnon et un Ménélas. C'est seulement que l'on n'a pas encore mis la main sur leurs tombeaux. La tombe est le seul abri sûr. Lorsque, comme en Egypte et à Mycènes, elle est cachée à une grande profondeur dans les entrailles de la terre, elle a su souvent garder intacts les dépôts qui lui avaient été confiés. Il en était autrement des palais. Quand ils avaient été détruits par un de ces incendies dont la trace y est encore visible ou qu'ils avaient été abandonnés pour une cause quelconque, leurs ruines étaient d'abord pillées par les envahisseurs qui y avaient porté la flamme; puis, pendant bien des années, elles étaient exploitées par les habitants du voisinage. Aux recherches et aux convoitises des « perceurs de murailles » (*teikhorukoï*), comme on les appelait, il n'a guère échappé, en fait d'objets qui eussent une valeur intrinsèque par la matière dont ils étaient tirés, que ceux qui se sont trouvés, lors des ultimes catastrophes, ensevelis sous quelque éboulement. S'il y a, au musée d'Héracléion, quelques ouvrages d'orfèvres proches parents de ceux qui ont travaillé pour les princes de Mycènes, ce n'est pas des palais qu'ils ont été retirés; ils proviennent de tombeaux qui ont été découverts dans le territoire de Cnossos et dans celui de Phæstos. Or, ces tombeaux, peut-être à une exception près, ne paraissent pas avoir été ceux de personnages royaux. Par bonheur, les explorateurs antiques des vieux édifices ne se sont guère souciés de ce que l'archéologue moderne poursuit avec une si patiente curiosité dans les décombres de ces mêmes bâtiments. Les vases et les figurines de terre cuite ne les tentaient guère; la matière en était trop vile pour qu'ils prissent la peine de les recueillir. Ils ne s'intéressaient pas davantage aux enduits coloriés qui couvraient partout les murailles construites en grossier appareil et aux images qui les décoraient; or c'est là que nous cherchons aujourd'hui quelques faibles restes et comme un dernier reflet de cette peinture des anciens qui, jusqu'à ces dernières années, ne nous était connue que par des productions de basse époque, comme les fresques de Pompéi. Qu'auraient-ils fait du bronze, quand la rouille l'avait altéré, ou de l'ivoire, quand l'humidité avait commencé de le décomposer, des plaques de faïence émaillées ou des vases de pierre dure, alors qu'ils ne les trouvaient plus, dans l'épaisseur des remblais, que brisés en mille menus morceaux? Ce n'était point leur affaire de s'appliquer à rapprocher ces fragments

comme on le fait dans les ateliers de nos musées, pour recomposer, à force de temps et d'adresse, les ensembles que la violence avait bouleversés et rompus ? Des marbres même ils n'avaient cure, là où ceux-ci n'étaient point, comme à Délos, assez nombreux pour alimenter les fours des chaudronniers.

Tout ce que ces voleurs ont ainsi, par indifférence, négligé de s'approprier, c'est ce qui fait aujourd'hui la richesse des collections du musée d'Héracléion. Ce qui rend ce musée encore plus intéressant et plus important que la galerie mycénienne du musée d'Athènes, c'est qu'elle met l'historien en face des monuments d'une civilisation qui remonte plus haut que celle qui s'était révélée par les objets recueillis dans les tombes à fosse et à coupole de la Grèce continentale. Ici mieux que partout ailleurs, il embrasse d'une seule vue tout le développement de cette civilisation ; il en suit, étape par étape, toute la marche et tous les progrès, pendant une longue suite de siècles, depuis l'âge néolithique, celui des instruments de pierre et d'os, jusqu'au moment où, par l'effet de circonstances que nous ignorons et à une date qu'il est difficile de fixer, même par approximation, elle a perdu sa vigueur et son originalité, elle s'est effacée pour faire place à la civilisation grecque de l'âge classique, non sans lui transmettre et lui laisser en héritage maintes industries qu'elle avait pratiquées, maints types et maints motifs qu'elle avait créés. Cette civilisation préhellénique, quelque nom que l'on décide de lui donner, qu'on l'appelle *mycénienne* avec Schliemann, *égéenne* avec d'autres, *minoenne* avec M. Evans, c'est ici qu'elle se découvre le plus largement à l'observateur, qu'elle lui apparaît sous les traits les plus nets et les plus variés.

A quelque race qu'elles aient appartenu, les tribus qui habitaient la Crète sont sorties de la barbarie primitive, on croit pouvoir l'affirmer d'après certains indices, à peu près vers le temps où régnaient en Egypte les plus anciennes dynasties. A l'époque des Pharaons de la douzième et de la treizième dynastie, elles auraient déjà possédé un outillage très perfectionné. Ce serait entre le xviii^e et le xv^e siècle que des princes crétois, à peu près contemporains des Séli et des Ramsès, auraient bâti les plus vastes et les plus somptueusement décorés des palais dont la dépouille a été recueillie par le musée de Candie, qu'ils auraient atteint le haut degré de richesse et de puissance dont le souvenir, tout à la fois vague et persistant, s'était conservé dans la tradition grecque. On sait quel rôle celle-ci attribuait à ce Minos qui, selon Homère « conversait familièrement avec le grand Zeus ». Le plus exact et le plus pénétrant des historiens de l'antiquité, Thucydide, donne à la figure de Minos un autre caractère et plus de réalité. « De tous les princes dont la mémoire a été gardée par la tradition, Minos, écrit-il, est le plus ancien qui se soit créé une marine. Il a dominé sur la plus grande partie de la mer qui est aujourd'hui la mer hellénique ; il a commandé aux Cyclades et c'est lui qui a colonisé la plupart d'entre elles, après en avoir chassé les Cariens. Il leur donna ses fils pour

gouverneurs. Il fit, autant que possible, disparaître la piraterie de ces parages pour mieux s'en assurer les revenus (I, 4). »

La critique moderne, par peur de paraître crédule, avait eu le tort de ne pas accorder assez de confiance aux assertions d'un aussi grave témoin. Celles-ci ont trouvé une confirmation aussi éclatante qu'inattendue dans les découvertes récentes. Ces découvertes ont démontré jusqu'à l'évidence la justesse de la conjecture qui s'était présentée à l'esprit de plusieurs érudits, depuis que les trouvailles de Schliemann avaient commencé de projeter quelque jour sur l'obscur passé de la Grèce préhistorique. C'est la Crète qui a été le vrai berceau de l'art que Schliemann a le premier exhumé des tombes de Mycènes, de cet art étrange dont l'apparition soudaine a plongé les savants dans une surprise dont ils ont eu quelque peine à se remettre. Dans l'effort heureux que les devanciers des Hellènes de l'histoire ont tenté pour s'élever peu à peu jusqu'aux conditions de la vie policée et pour créer un art qui traduisit leurs sentiments et leurs pensées, c'est la Crète qui a pris les devants. Elle a été le centre d'où ont rayonné, vers le Nord, les formes dépositaires des idées. Son influence s'est exercée, avec une autorité décisive, sur les tribus qui peuplaient les îles voisines ainsi que les districts méridionaux et orientaux de la Grèce continentale.

II

Le doute, à cet égard, n'est plus permis. Prenons, par exemple, la céramique. Grâce à la résistance presque invincible que l'argile bien cuite oppose à toutes les chances de destruction, la céramique est toujours la partie la mieux conservée de l'héritage des civilisations antiques. Or, dans les séries qui ont été établies au musée de Candie, à l'aide des trouvailles faites dans toute la Crète centrale et orientale, elle offre une bien autre diversité de types que dans la Grèce propre. Au-dessus des restes d'une vaisselle monochrome, façonnée à la main et séchée au soleil, par laquelle a débuté partout l'industrie naissante du potier, on a trouvé une poterie, déjà très élégante à sa manière, qui n'a pas d'analogues dans les autres contrées du bassin oriental de la Méditerranée. C'est ce que l'on est convenu d'appeler la *poterie de Kamarès*, du nom d'un village qui est tout voisin d'une grotte située au sud de l'Ida, où ont été trouvés, pour la première fois, des fragments de ces vases. Ceux-ci sont faits au tour et cuits au four. Ce qui les caractérise à première vue, c'est une polychromie brillante et gaie. Sur un fond noir, le pinceau a posé avec décision des touches blanches, jaunes et rouges. Le décor dessiné avec ces couleurs est, à le prendre dans l'ensemble, un décor géométrique, quoiqu'il fasse une certaine place à l'image d'animaux inférieurs, tels que la grenouille et le poisson ; mais ces motifs linéaires sont loin d'avoir ici la sécheresse et la dureté anguleuse qu'ils affectent dans ce style géométrique du x^e et du ix^e siècle que l'on connaît surtout par les vases attiques du Dipylon. Le caprice de leurs courbes ne manque

pas d'une certaine grâce. On sent que l'ouvrier qui a tracé ces lignes s'est inspiré, dans une certaine mesure, des souplesses du végétal, de ses feuilles et de ses fleurs.

Dans les couches de décombres qui se superposent à celles où, parmi les ruines des palais les plus anciens, on a ramassé les débris de cette poterie polychrome, on a trouvé les vases qui, par le goût de leur décoration et par toute leur technique, sont les tout proches parents de ceux que MM. Furtwängler et Loeschke ont jadis décrits et figurés sous le nom de *Vases mycéniens*. Mêmes formes, même vernis, mêmes tons, même choix de motifs. On retrouve ici la même prédilection pour la flore et la faune marine, pour ces fonds d'algues et de rochers parmi lesquels se jouent le nautilé, le poulpe et la seiche, pour les oiseaux aquatiques, affrontés par paires ou disposés en longues files ; c'est le même parti tiré de la plante, de ses rameaux, des feuilles et des fleurs qui les vêtissent et les couronnent ; mais, dans les ouvrages les plus soignés de la fabrique crétoise, ces motifs sont traités avec une franchise plus primesautière que dans les vases similaires de Mycènes. Il semble que l'on ait ici le premier effet de l'impression produite sur l'esprit de l'ouvrier par la vue des modèles qu'il a voulu reproduire.

C'est ainsi que l'octapode, avec sa grosse bouche, ses yeux ronds et la complication de ses ventouses, est figuré ici d'une manière plus réaliste que dans la plupart des peintures de Mycènes. La différence est encore plus frappante quand il s'agit de vases à décor végétal. Dans toute la céramique mycénienne qui m'était connue jusqu'alors, je n'avais rien vu de comparable à deux grands vases, en forme de jarres, qui proviennent de Cnossos. Sur l'un d'eux, de hautes tiges, les unes seulement tracées par le pinceau, les autres modelées en relief et peintes, partent du bas de la pièce, montent entre de larges feuilles d'eau mollement infléchies et s'épanouissent en amples bouquets qui, plus ou moins ouverts, rappellent le galbe et l'aspect des touffes du papyrus égyptien. Dans l'autre vase, le parti général est à peu près le même ; mais ce sont des lys ou plutôt peut-être des iris qui ont inspiré le peintre. Entre les pétales qui se renversent en dehors en belles volutes, se dresse un faisceau de quatre ou cinq étamines. La forte tige que surmontent ces inflorescences est toute habillée de courtes feuilles sessiles. Je ne sais rien, dans tout ce qui est parvenu jusqu'à nous des créations de cet art, qui soit plus hardi et plus libre que le décor de ces deux vases, rien où éclate un aussi vif sentiment des beautés de la plante et de la diversité de ses parures. On a parlé parfois, non sans raison, du *japonisme* de l'art mycénien. On sera plus fondé encore à insister sur le caractère très particulier de cet art, si différent de l'art grec classique, quand on pourra enfin apprécier, par de fidèles images, ces vases crétois. Ceux de la Grèce propre trahissent encore, mais moins ouvertement, les mêmes tendances. Ce sont, pour la plupart, des imitations, les produits d'un génie plastique qui a déjà trouvé sa formule et fixé son répertoire, qui risque de se répéter.

Cette même supériorité de l'art crétois se marque encore ailleurs. On a pu détacher de la muraille des palais plus d'un large fragment d'enduit où la peinture décorative de cet âge nous apparaît bien mieux conservée et dans des thèmes bien plus variés que sur les quelques petits morceaux de crépi qui avaient été arrachés aux parois des bâtiments de Tirynthe et de Mycènes. Il y a ici tels débris de fresques murales, tel cercueil de pierre peint sur les quatre faces où l'on distingue des processions religieuses, les édifices qui servaient au culte local, les emblèmes que l'on y montrait, les rites que l'on y célébrait. Aucun détail du costume et de la coiffure des hommes et des femmes ne nous échappe. Plusieurs de ces tableaux représentent le jeu du taureau, avec les tours de force qu'y faisaient des sauteurs d'une merveilleuse agilité. Il ne semble pas que l'on tuât la bête. C'était quelque chose d'analogue à nos courses landaises. Ces peintures conduisent à donner, des reliefs des célèbres vases de Vaphio, une autre interprétation que celle qui avait prévalu jusqu'ici. Ce qui serait figuré sur l'un d'eux, ce ne serait pas la chasse du taureau sauvage; ce serait une de ces joutes dont les épisodes divers ont occupé le pinceau des décorateurs crétois.

La sculpture paraît avoir été aussi bien plus avancée en Crète qu'en Argolide. On a recueilli plusieurs fragments de bas-reliefs, exécutés en chaux, qui représentaient des figures viriles de grandeur naturelle. Il est tels d'entre eux que, n'était la matière dont ils sont faits et si l'on ne savait pas où ils ont été trouvés, on serait tenté de prendre, en raison de la justesse et de la largeur du modelé, pour les restes d'œuvres de l'art classique. Certaines figurines en faïence émaillée sont curieuses surtout par l'étrangeté de l'habit et par la singularité des accessoires. Enfin, nombre de petites plaques de cette même matière sont des images d'édifices à plusieurs étages, avec portes et fenêtres, avec charpente apparente. Toutes sommaires qu'elles sont, ces vues aident à restituer l'architecture des palais.

Les palais que la bêche du fouilleur vient de faire reparaitre au jour dans la province de Candie forment deux groupes, l'un près de la côte Nord et l'autre près de la côte Sud. M. Arthur John Evans, un Anglais, a déblayé ceux qui sont situés sur l'emplacement de l'ancienne Cnossos, à 5 kilomètres vers le sud-est d'Héracléion. Dirigée par M. Halbherr, la mission italienne a découvert et dégagé deux autres palais du même temps, à Phæstos et à Haghia Triada, non loin de Gortyne, qui disputait à Cnossos le premier rang dans l'île. Les fouilles ont duré six ans, de part et d'autre, de 1900 à 1906. Elles sont aujourd'hui à peu près terminées. Il ne reste plus que quelques vérifications à faire sur le terrain, avant de livrer au monde savant, qui les attend avec impatience, les publications où sera exposé l'ensemble de résultats qu'il ne connaît encore que par des rapports sommaires, toujours sujets à caution et à revision. Il serait vain de vouloir donner quelque idée de l'importance et de la disposition de ces édifices sans le secours de plans, de coupes et de photographies. Par l'espace qu'ils

occupent sur le terrain, par les dimensions et le nombre des pièces et des cours qui les composaient, ces palais laissent bien loin derrière eux les édifices royaux dont le plan a été relevé à Mycènes et à Tirynthe. Ceux-ci, placés à côté des édifices crétois, auraient fait l'effet de mesures. Minos, comme me le disait en riant quelqu'un qui visitait avec moi les ruines de Cnossos, était un autre gaillard qu'Agamemnon.

III

Ces ruines et les monuments qui en ont été tirés nous ont beaucoup appris; mais que de problèmes elles ont posés qui ne sont pas près d'être résolus! Quelle a été la nature des relations que les maîtres de la Crète ont entretenues avec l'Égypte? On a maints indices d'une influence exercée par l'art égyptien sur l'art crétois; celui-ci n'en est pas moins profondément original; il n'est point, comme l'art phénicien, un dérivé de l'art égyptien. Puis, à quelle race appartenaient les constructeurs de ces palais? On le saura peut-être un jour, car, il n'est plus permis de le nier aujourd'hui, ces hommes avaient une écriture, dont ils faisaient un assez grand usage. On avait voulu d'abord ne voir que des marques de tâcherons dans certains signes que l'on avait relevés à Mycènes, sur des pierres de taille; mais il a fallu se rendre à l'évidence. En Crète, ces signes sont partout, sur des sceaux en pierre dure ou tendre, sur les blocs employés dans la construction des édifices, enfin sur des tablettes d'argile, analogues à celles où nous avons lu toute l'histoire de la Chaldée et de l'Assyrie. Pourquoi l'écriture crétoise, elle aussi, ne trouverait-elle pas, à bref délai, son Champollion ou son Oppert?

Je m'aperçois qu'en vous parlant des monuments réunis au Musée, j'ai oublié de mentionner des vases en pierre qui paraissent avoir été fort goûtés à la cour des princes crétois et dont plusieurs nous ont conservé, ciselées avec un soin minutieux dans la stéatite, des scènes très curieuses de la vie contemporaine; mais c'est vraiment assez, c'est peut-être déjà trop d'archéologie. Pourtant ces courtes notes ne donnent qu'une bien faible idée de tout ce qu'un historien de la civilisation antique est certain d'ajouter à ses connaissances, en quelques jours d'études qu'il consacra au musée d'Héracléon et à la visite des palais qui l'ont meublé. Il trouvera là, en tout temps, dans les deux éphores, MM. Hadzidakis et Xanthoudidis, les plus instruits et les plus obligeants des informateurs et des guides. Après la fatigue des journées passées devant les vitrines de la galerie ou sur le terrain accidenté des ruines, il pourra se reposer et se rafraîchir en respirant sur le quai, un narguileh aux lèvres, la brise de mer, et en savourant, pour son souper, à l'*Hôtel de Cnossos*, un *iaourt*, fait du lait des brebis crétoises, que je croirais volontiers très supérieur à celui qui a été recommandé par le docteur Mentchikof aux estomacs parisiens.

IV

Athènes, le 25 mai 1907.

Mon cher directeur,

I

Petite île stérile, d'un kilomètre de large sur cinq kilomètres de long, rocher de schiste, de gneiss et de granit où pas une source ne jaillit à la surface du sol, terre battue par le vent du Nord-Est qui souffle du printemps à l'automne à travers l'archipel et qui n'est nulle part plus violent que sur ce point, entre Tinos, Myconos et Naxos, Délos ne paraissait pas promise par la nature à de hautes destinées. Pourtant, de très bonne heure, elle a pris, dans la vie sociale et religieuse du monde grec, une très grande importance. Cet avantage, elle l'a dû peut-être à la position même qu'elle occupait au centre de la mer où nagent les Cyclades dorées par le soleil,

Interfusa nitentes
Aequora Cycladas,

comme dit Horace.

Dès le temps où s'achevait, par les soins des rhapsodes de Chios, le cycle des vieilles épopées, Délos eut un temple d'Apollon autour duquel se tenait, au printemps, quand les pentes du Cynthe s'émaillent de fleurs que fanera bientôt le soleil de l'été, une assemblée, une *panégyrie*, pour prendre l'expression qui est encore usitée dans la langue moderne; cette fête attirait tous les fils de la race ionienne, riverains de la mer Égée. Il en venait de l'Attique, des Cyclades, des côtes mêmes de l'Asie-Mineure et des grandes îles qui, comme Samos et Chios, en sont toutes voisines. On affluait de toutes parts à Délos, comme on accourt aujourd'hui d'aussi loin, en mars et en août, aux fêtes de la *Panaghia* ou Vierge de Tinos. Dès la veille du rendez-vous, la mer, aux alentours de Délos et de Rhénée, était toute blanche de voiles; puis les caïques, chargés à menacer de couler, se pressaient dans l'étroit canal qui sépare les deux îles, pour aller mouiller dans toutes les criques abritées ou s'échouer sur la grève. C'était ensuite, sur terre, dans l'étroite petite plaine qui s'étend entre l'eau bleue et le versant occidental du Cynthe, parmi le grâce des jeunes visages et des beaux costumes, un pieux empressement à accomplir les rites sacrés, à assister aux jeux qui se célébraient autour du sanctuaire, à former des chœurs de danse, à écouter les poètes qui chantaient la naissance miraculeuse du dieu de Délos ou qui racontaient les exploits des héros légendaires. L'imagination, quand elle cherche à se figurer le spectacle de cette affluence et des ébats de cette joie, est aidée dans son travail par ces vers de l'hymne homérique à Apollon

Délien, qui a dû être composé vers le VIII^e ou le VII^e siècle avant notre ère :

« C'est à Délos que tu charmes le plus ton âme, ô Phoïbos. Là pour toi se réunissent les Ioniens aux tuniques traînantes, avec leurs enfants et leurs femmes. Se souvenant de toi, ils se réjouissent dans leurs jeux, par le pugilat, la danse et le chant.

« Si quelqu'un survenait pendant que les Ioniens sont ainsi rassemblés pour toi, il croirait que ce sont autant d'immortels à l'abri de la vieillesse ; Il admirerait leur grâce à tous et il serait charmé, en son âme, de contempler les hommes et les femmes aux belles ceintures, et leurs nef's rapides et leur nombreuses richesses et, par-dessus tout, un grand prodige dont la louange ne cessera jamais, les vierges déliades, servantes de l'archer Apollon. »

Je n'ai jamais pu lire ces vers sans émotion. Ils respirent le naïf orgueil d'un peuple jeune, qui s'admire lui-même, qui jouit du présent avec une ardeur ingénue et qui, par l'espérance, s'empare de l'avenir. Nulle part, on n'entend mieux comme l'écho du battement de ces cœurs, du cœur de ces Ioniens qui ont esquissé et, à vrai dire, créé tous les types, toutes les formes d'art que, plus tard, Athènes saura conduire à la perfection. L'Ionie, l'Ionie de Samos et de Phocée, d'Ephèse et de Milet a été le printemps de la Grèce. Son œuvre plastique a péri presque tout entière ; il ne nous en reste que quelques fragments d'architecture, quelques débris de statues et de bas-reliefs archaïques ainsi que des vases peints qu'il nous faut aller chercher à Rhodes, en Égypte et en Étrurie sans que nous puissions dire de quelle fabrique ils proviennent. Mais, pour deviner combien cette œuvre a été riche et variée, il suffirait du cri qui jaillit de l'âme du chanteur, quand il proclame qu'à voir ses compatriotes dans la splendeur de leurs fêtes nationales, on les prendrait pour des êtres supérieurs à l'humanité, qui défient la vieillesse et la mort.

Cette vision radieuse des fêtes ioniennes, on aurait peut-être eu quelque peine à l'évoquer en ces lieux, si, il y a une trentaine d'années, on s'était, de Myconos, fait jeter par une barque sur la plage de Délos. En certaines saisons, vous n'y auriez pas rencontré un être vivant. Vous n'y auriez aperçu que des soubassements d'édifices et des tronçons de colonnes émergeant d'un épais réseau de brindilles fleuries, des dalles et des moellons de schiste noir empilés en tas là où avaient été les anciennes maisons et, comme seuls indices d'une occupation plus récente, deux ou trois de ces fours à chaux qui ont englouti tant de marbres, puis aussi de maigres champs d'orge et des étables rustiques. A l'automne, quelques Myconiotes venaient ensemençer les parties de l'île les moins encombrées de pierres ou y lâcher leurs moutons. C'était un spectacle d'une désolation et d'une tristesse infinie. Depuis des siècles, Délos servait de carrière aux habitants des îles voisines qui y cherchaient, pour bâtir leurs maisons et surtout leurs églises, des matériaux tout taillés. Ainsi avaient peu à peu disparu les colonnades et les statues qu'avaient encore vues là les voyageurs

européens qui, à partir du xvi^e siècle, avaient débarqué sur ce rivage. Les ruines n'avaient même pas, ici, la parure dont les a revêtues ailleurs une végétation touffue. Il n'y a pas, dans toute l'île, un seul arbre.

II

Tout est bien changé, depuis lors, grâce à l'initiative prise par l'École française d'Athènes et à la persistance de son effort. Aujourd'hui, avant même d'aborder à Délos, on aperçoit, au pied du Cynthe, un long bâtiment couvert en tuiles rouges, qui est la première aile du musée où ont été réunies les antiquités découvertes dans les fouilles des toutes dernières années. Ce sont encore, plus près de la mer, plusieurs maisons basses, blanchies à la chaux, celles où logent, toute l'année, les gardiens du chantier et le vieux marin Pasha, qui, avec son caïque, est attaché au service de l'École. Là aussi habitent, pendant la durée des fouilles, l'éphore grec, M. Stavropoulos, et, enfin, avec leurs serviteurs, le directeur et les pensionnaires de l'École. Les campagnes s'ouvrent au printemps pour ne se terminer qu'à l'automne. On n'en est plus au temps où l'un des explorateurs du sol de Délos, pendant les deux mois qu'il avait passés dans l'île, n'avait pas eu d'autre abri, la nuit, que la barque louée à Myconos. A mesure que les fouilles ont pris plus d'importance, chambre après chambre est venue s'ajouter à l'humble bâtisse, composée d'une seule pièce, que j'avais vue ici en 1892. Il y a maintenant, à cette même place, tout un hameau, habité par de jeunes archéologues et épigraphistes, qui, pendant cinq ou six mois de l'année, y mènent une vie austère et pourtant très gaie. Un ancien ouvrier de la fouille, Spiros, promu à la dignité de cuisinier, leur sert des repas qui ne manquent ni de variété ni de saveur et que font trouver excellents le dur travail du jour sous l'âpre vent et le brûlant soleil. A quelque distance de ces maisons presque luxueuses, où il y a des tables, des chaises et des lits de sangle, on voit, sur un renflement de la colline, des cahutes noirâtres, construites en pierre sèches. Ce sont les demeures que se sont ménagées et où se blottissent, pour dormir, les ouvriers que l'on tire de Myconos. Il y en a eu parfois, sur le chantier, jusqu'à deux cents. C'est tout un petit peuple, assez facile à mener d'ordinaire. L'an dernier, pourtant, il y a eu une grève, fomentée par un médecin de Myconos, médecin sans malades, qui avait des ambitions électorales. Un peu plus, on formait un syndicat. M. Holleaux ferma le chantier; la révolte fut vite apaisée. Les travailleurs sont bien payés; il s'offre plus de bras qu'il n'est possible d'en employer.

III

C'est à l'École française, avons-nous dit, que Délos a dû de se réveiller ainsi au mouvement et à la vie. L'île avait été visitée, en 1847, par Benoit, et en

1864, par M. Terrier. Celui-ci avait donné une exacte description de l'état actuel; mais ce fut seulement en 1873 que l'École fit à Délos sa première campagne de fouilles. Lebègue y débâta un très ancien sanctuaire, la caverne du Cynthe. Au compte rendu de ses recherches, il mêla les rêveries astronomiques où se complaisait le directeur d'alors, M. Émile Burnouf; mais il n'y en avait pas moins là un résultat acquis. L'École avait planté son drapeau sur le Cynthe, la hauteur de cent et quelques mètres qui domine toute l'île; elle avait fait acte de première occupante. Depuis lors, Délos n'a pas cessé d'être un des terrains où l'activité de l'École s'est exercée de la manière la plus continue et avec le plus de succès.

En 1876, M. Homolle fut envoyé à Délos par son directeur, Albert Dumont, pour voir ce que l'on pouvait y entreprendre. Le jeune pensionnaire avait médité les textes anciens qui ont trait à Délos; sur place, il eut bien vite, d'un sûr coup d'œil, arrêté le plan des fouilles futures. Délos, se dit-il, fut un sanctuaire et un entrepôt de commerce. Toute son histoire est celle d'un temple et d'un port. Il faut donc y étudier soit la cité religieuse, soit la cité marchande, l'une ou l'autre, l'une après l'autre, mais d'abord et de préférence celle des pèlerins, comme ayant été le noyau et la raison d'être de celle des négociants. Or une des planches de *l'Expédition de Morée* indique, au lieu nommé *Marmara*, la position du sanctuaire. C'est là, au cœur du champ de décombres, dans le monticule formé par les ruines du temple, que les tranchées doivent plonger et rayonner. Telle fut l'idée logique qui présida au choix du point d'attaque.

Dès 1877, M. Homolle faisait une campagne de quatre mois, où fut commencé le déblayement du temple et des édifices avoisinants. Elle révéla des dispositions architectoniques intéressantes; elle livra assez de longs textes épigraphiques et de sculptures archaïques pour que M. Homolle s'acharnât désormais, avec une patiente ardeur, à l'exploitation de la mine qu'il avait ouverte. Il continua ses fouilles, en 1878, par mandat de son nouveau directeur, M. Foucart, puis, après qu'il eut quitté l'École, il revint à Délos deux ans de suite, aux frais de notre ministère de l'Instruction publique. En 1880, il emmena à Délos un architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, qui faisait alors le traditionnel voyage de Grèce, M. Nénot, auquel, quelques années plus tard, l'Université de Paris allait devoir sa demeure magnifique, la nouvelle Sorbonne, un des édifices les plus beaux et les mieux appropriés à leur destination que possède aujourd'hui notre capitale. Ce fut alors que parurent les premiers plans, que furent présentés les premiers états actuels et les premiers essais de restauration qui aient pu donner quelque idée du fameux sanctuaire et des édifices de tout genre qui s'étaient groupés autour de lui. M. Homolle revint d'ailleurs encore à Délos en 1885 et en 1888, la première fois avec M. Durrbach, et chacune de ses campagnes fut signalée par de nouvelles découvertes.

Dans l'intervalle de ces missions, M. Foucart n'avait pas cessé d'envoyer à Délos, presque chaque année, quelqu'un des pensionnaires qui se succédaient à l'École. C'était une habitude prise. A ses délégués, M. Foucart demandait surtout de lui rapporter des inscriptions à publier dans le *Bulletin de correspondance hellénique*; mais, pour en trouver, il fallait jouer de la pioche. Chaque fois, avec les décrets, avec les comptes du temple et autres documents du même genre, apparaissaient au jour les substructions de quelque édifice encore inconnu. C'est là que firent leurs premières armes, pour ne citer ici que les noms de ceux qui ont, depuis lors, marqué dans nos études, MM. Hauvette, Salomon Reinach, Pierre Paris, Fougères, etc.

Nommé, en 1891, directeur de l'École, M. Homolle ne se désintéressa pas de Délos; alors même qu'il eut consacré son effort personnel à la grande entreprise des fouilles de Delphes, il trouva encore moyen d'affecter à la continuation des fouilles de Délos une bonne partie des fonds de son budget et d'utiliser à cette fin le zèle de plusieurs des pensionnaires placés sous ses ordres, MM. Chamonard, Ardaillon, Couve, Jouguet, Jardé. Un relevé très complet du terrain ainsi remué en tous sens fut demandé à l'exact et habile conducteur des ponts et chaussées, M. Convert, qui avait prêté aux fouilles de Delphes un si précieux concours.

En 1903, l'œuvre d'exhumation pouvait paraître très avancée à qui, au cours d'une rapide visite, jetait un coup d'œil sur les ruines; mais tous ceux qui y avaient mis la main étaient surtout frappés de ce qui restait à faire. Par les textes qu'avait publiés M. Homolle, on connaissait, dans ses grandes lignes, la curieuse histoire de ce temple qui, pendant plusieurs siècles, avait été à la fois un sanctuaire que comblaient de leurs offrandes les peuples comme les rois et une banque qui prêtait aux villes et aux particuliers. On avait dégagé les soubassements de ce monument et dressé le plan de plusieurs des édifices qui l'entouraient, portiques spacieux, salles à destination variée, autels, etc.; mais presque nulle part, même dans la petite plaine où s'était massée ce que l'on peut appeler la cité religieuse, l'exploration n'avait été poussée jusqu'au sol vierge. C'était à peine si elle avait effleuré la cité civile, dont les maisons s'étagaient sur les pentes environnantes, et la cité commerciale, dont les magasins bordaient la mer sur une longueur de 1.500 mètres. Avec les faibles allocations que pouvait consacrer à cette tâche le directeur de l'École, il y avait là, si on voulait restituer un ensemble, du travail pour un demi-siècle, pour un siècle peut-être. Ce fut alors qu'un généreux promoteur des recherches scientifiques, le duc de Loubat, récemment nommé correspondant de l'Institut de France, eut l'heureuse idée de s'intéresser à l'entreprise que l'École poursuivait depuis plus de trente ans. Avec cette munificence hardie dont l'Amérique donne des exemples qui devraient trouver plus d'imitateurs dans la vieille Europe, il mit, du premier coup, à la disposition de M. Homolle des ressources

qui dépassaient de beaucoup celles que celui-ci aurait pu espérer recevoir du concours d'un simple particulier. L'emploi qui fut fait de ces moyens d'action a été assez judicieux et les fouilles ont donné d'assez beaux résultats pour que, depuis lors, la source de ces libéralités ne se soit jamais tarie.

IV

Avant 1903, pour mieux dégager ces édifices publics auxquels on s'était attaqué de préférence, on avait déjà vidé quelques demeures privées et des trouvailles inespérées avaient laissé deviner ce que l'on pouvait attendre du déblayement méthodique des quartiers qui étaient autrefois habités par les plus riches familles de la ville. C'était dans une maison de ce genre que M. Couve avait recueilli une belle statue de femme drapée et l'une des meilleures copies que l'on possède du Diadumène de Polyclète. Ce fut donc à exhumer ces quartiers que l'on s'attacha tout d'abord. M. Convert fit transporter à Délos les rails et les wagons du chemin de fer Decauville qui avait servi aux fouilles de Delphes. On put, dès lors, aller jeter à la mer les déblais qui, jadis laissés sur place, encombraient le terrain. Le travail fut long et difficile. Les maisons s'étaient écroulées sur elles-mêmes. Il y avait huit ou dix mètres de décombres à enlever avant d'atteindre le sol des rues et celui des rez-de-chaussées, entre des murs qui souvent étaient encore debout sur une hauteur de quatre à cinq mètres. Commencé par M. Homolle, ce travail fut continué, à partir de 1904, par son successeur, M. Holleaux. En même temps que l'on déterrait ainsi le quartier haut qui, du théâtre, situé au-dessus de la ville, descendait vers le temple, en déblayait une partie des quais et des magasins du port. On arriva ainsi, en quatre campagnes, à avoir la vision très nette de ce que fut la ville de Délos, entre le III^e siècle et le milieu du I^{er} siècle avant notre ère.

C'était surtout par Strabon que l'on connaissait le rôle qui avait été joué alors par Délos dans le mouvement du commerce de la Méditerranée orientale. Strabon a marqué, par quelques traits précis, comment les privilèges du sanctuaire et les assemblées qui se tenaient auprès de lui avaient attiré ici les marchands, comment ceux-ci avaient trouvé leur compte à se grouper dans un port qui était d'ailleurs situé au croisement des routes maritimes que suivaient les navires entre l'Italie d'une part et, d'autre part, l'Asie Mineure et la Syrie. La prospérité de cette place avait commencé sous les successeurs d'Alexandre et n'avait fait que s'accroître dans l'Orient devenu romain. Quand Mummius eut détruit Corinthe, en 147 avant notre ère, les négociants qui s'en étaient vus chassés par la ruine de cette ville étaient venus s'établir à Délos.

Dépourvue d'agriculture et d'industrie, Délos ne pouvait avoir qu'un commerce de transit ; mais celui-ci paraît avoir été d'une activité singulière. On y vendait en un jour, dit Strabon, des milliers d'esclaves, d'où ce dicton, qui rappelait la rapidité vertigineuse avec laquelle s'opéraient les échanges à Délos : « Marchand, débarque ton fret et enlève-le : c'est chose faite. » Délos a été

alors, dans l'archipel grec, pendant près de deux cents ans, ce que fut Syra, par l'effet de circonstances semblables, pendant la première moitié du siècle dernier. Le développement du Pirée a commencé, sous nos yeux, à diminuer l'importance de Syra. Délos, elle, est morte de mort violente. Elle fut saccagée, en 84, par la flotte de Mithridate. Quelques trente ans plus tard, les ravages des pirates ciliciens achevèrent sa ruine.

Cette Syra de l'antiquité, nous nous la représentons très bien, depuis les dernières fouilles, assez semblable, par certains côtés, à la Syra moderne. Comme celle-ci, elle avait, dans le bas, près de la mer, ses docks remplis de marchandises, puis, derrière eux, dans le voisinage du temple, ses grandes places, entourées de portiques et de boutiques, où l'on se réunissait pour parler d'affaires et pour causer, comme on le fait aujourd'hui sur la jolie *platea*, plantée de palmiers et bordée de cafés, dont les Syriotes sont si fiers. Plus haut, c'était la ville même, avec ses rues montantes, étroites et tournantes, toutes dallées de plaques de schiste, rues où l'on circulait à l'ombre, entre des maisons qui avaient au moins un premier étage. En beaucoup d'endroits, on voit encore en place les marches de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Toutes ces maisons étaient bâties en moëllons ; mais la grossièreté de la maçonnerie était dissimulée par plusieurs couches d'enduit. Celui-ci, à l'extérieur, n'est qu'un crépi de chaux ; mais, à l'intérieur, c'est un stuc très fin fait de marbre pulvérisé. Dans les maisons qui paraissent avoir été celles des gens aisés, comme dans les édifices publics, le marbre est partout prodigué, le marbre de Tinos à veines bleues et surtout le marbre blanc des îles. Les seuils sont faits de marbre, de marbre aussi, très souvent, les chambranles des portes ; de marbre encore les quatre ou six colonnes qui décorent la cour intérieure, le *péristyle* sur lequel s'ouvrent les chambres. Ici, point d'*atrium*. C'est cette cour, flanquée ou non de colonnes, qui est le centre de la maison. Chez les riches, elle est ornée, en son milieu, d'une mosaïque. Sur l'un des côtés du rectangle, il y a toujours un puits et une citerne, l'un et l'autre à margelle de marbre.

On peut donc étudier ici, sur nombre d'exemplaires, le plan de la maison grecque telle qu'elle fut au cours de l'âge alexandrin, d'une maison antique antérieure à la maison pompéienne. On y prend une idée très nette du goût de l'époque. Quelques mosaïques, dont plusieurs signées, sont d'une excellente exécution et d'un bel effet. Sur le stuc des murs, il y a des traces, traces souvent restées très vives, de la peinture qui y était partout prodiguée. Ce sont des bossages et des refends, des moulures, des ornements d'architecture, parfois modelés en relief dans le stuc et, d'ordinaire, imités en trompe-l'œil par le pinceau.

On rencontre aussi quelques étroites frises à personnages où sont figurées des scènes de genre, des sacrifices, des luttes d'athlètes ou des jeux d'Amours. Entre le style de tout ce décor et ce que l'on appelle le *premier style pompéien* il y a des analogies que l'historien de l'art a grand intérêt à relever.

Il a d'ailleurs été fait, dans ces travaux, des découvertes mémorables d'ouvrages de la statuaire. Nous n'en rappellerons ici qu'une seule, celle d'un groupe de Pan qui lutine une nymphe que défend un amour. Ce marbre, d'une facture très habile, ne laisse pas de surprendre. Son élégance un peu cherchée et son caractère très sensuel lui donnent je ne sais quel faux air d'une terre cuite de Clodion. Malgré ces gages de chances heureuses, il est impossible de songer à faire reparaitre au jour toute l'ancienne ville; mais au moins conviendrait-il d'en dégager la partie qui avoisine le sanctuaire, pour que le visiteur puisse aller, en suivant les voies antiques, de la grève jusqu'au théâtre, pour qu'il ait ainsi sous les yeux toute une tranche de la cité délienne, de cette Pompéi des îles grecques.

D'autre part, on se propose de pousser jusqu'au roc le déblayement du sanctuaire et des édifices secondaires, bâtiments où avaient leurs clubs, comme nous dirions, leurs archives et les autels de leurs dieux toutes les compagnies de marchands qui s'étaient formées à Délos, marchands grecs, marchands syriens qui adoraient les divinités de la Syrie et de l'Égypte, marchands romains qui s'étaient placés sous la protection des *Lares compitales*, marchands de toute race dont chaque groupe nous a laissé, dans de nombreuses inscriptions et dédicaces, quelques monuments de son histoire. Une curieuse trouvaille faite l'an dernier indique ce que l'on peut encore attendre, même dans les cantons où la pioche a déjà passé, de ce nettoyage radical. Une tranchée avait été menée, jadis, à travers une terrasse qui dominait, au Nord, le petit étang, connu sous le nom de *lac sacré*, où nageaient les cygnes qui ont été célèbres par Euripide et par Callimaque. Or, en y reprenant la fouille, un des pensionnaires, M. Leroux, a retrouvé là les restes de neuf lions, très archaïques, en marbre de Naxos, qui étaient placés en file, à égale distance l'un de l'autre. Il en manque un. Celui-là, c'est à Venise, semble-t-il, qu'il faut aller le chercher; on l'y trouve devant la porte de l'ancien arsenal, auprès des fameux lions qui ont été ravis au Pirée.

J'ai vu s'ouvrir la campagne de 1907. Le directeur et ses jeunes collaborateurs y portent toujours la même ardeur, le même dédain de la fatigue. Ils sont secondés cette année, par le capitaine Bélot, du service géographique, et par l'enseigne de vaisseau Bringuier, que le ministre de la Guerre et celui de la Marine ont bien voulu mettre à la disposition de M. Holleaux. L'un d'eux dresse la carte de l'île et l'autre celle de ses rivages et des fonds de l'eau qui les baigne. M. Durrbach est venu encore une fois, de Toulouse, mettre au service de l'entreprise son zèle infatigable et ses yeux exercés. Il rapproche, dans le musée, les fragments épars d'une même stèle; du matin au soir, il peine à déchiffrer et à transcrire des textes qui ont des centaines de lignes et qui sont écrits en toutes petites lettres, serrées les unes contre les autres, que l'usure du temps a souvent rendues presque invisibles. Lorsque l'on a assisté, ne fût-ce que pendant

un temps très court, au spectacle du concert de tous ces efforts que dirige une ferme et sûre volonté, on ne peut s'empêcher d'exprimer le vœu que l'œuvre entreprise ici par l'École française ne subisse point de ralentissement, alors qu'elle approche de son terme, qu'elle puisse se poursuivre dans les conditions que lui a faites une opportune et intelligente générosité.

V

3 juin 1907 (en mer).

Mon cher directeur,

I

Il y a un demi-siècle (c'était dans l'été de 1857) que j'ai vu pour la première fois Delphes ou plutôt le site de Delphes. Aujourd'hui, après tant d'années écoulées, j'ai beau tourmenter ma mémoire, j'ai quelque peine à retrouver même les grandes lignes de l'ensemble qui s'offrit alors à mes yeux. Le cadre est toujours le même, celui que firent de tout temps au sanctuaire d'Apollon, par dessus la vallée profonde du Pleistos, où foisonnent les têtes grises d'oliviers plusieurs fois centenaires, les escarpements de l'avant-corps du Parnasse, les roches Phédriades, par endroits, là où les ont écorchées des éboulements récents, d'un beau rouge de brique, puis, là où leur épiderme est resté intact, d'un violet chaud et sombre. Plus loin, par delà la haute brèche pleine d'ombre d'où jaillit la fontaine Castalie, d'autres olivettes encore et ces larges pentes, dessinées à grands traits, qui montent jusqu'au col sur la crête duquel, entre la retombée du Parnasse et la masse sèche du Kirphis, se profile le gros bourg d'*Arachova*, à 950 mètres d'altitude.

Le paysage n'a pas changé. C'est toujours un des plus étranges, des plus grandioses, des plus sévères que le voyageur puisse rencontrer en Grèce. Il avait fait sur moi une très profonde impression; je n'en avais rien oublié; mais ce qui ne m'apparaît plus que très vaguement, c'est l'aspect que présentait alors le terrain jadis occupé par le sanctuaire et par les monuments qui en dépendaient. Toutes les ruines que les fouilles récentes ont mises au jour étaient alors cachées sous les maisons et sous les jardins du village de *Kastri*. Je crois me rappeler, visible sur une certaine étendue, la partie supérieure du long et puissant mur, en appareil polygonal, qui soutenait au Midi et terre-plein du temple, et, par places, d'autres fragments de murs, quelques tambours de colonnes épars sur le sol; mais ce qui m'avait surtout frappé, c'était le pittoresque de ces habitations qui, depuis l'ancien chemin muletier fidèle au tracé de la route antique, s'étagaient parmi de fraîches verdure jusqu'au pied même du roc et de ses précipices.

J'étais alors un jeune archéologue très, très novice, avide surtout de voir du pays, et que le présent intéressait au moins autant que le passé. La chance m'avait conduit à Kastri le jour de je ne sais plus quelle fête. J'aperçus, en arrivant, réunies sur un *aloni*, c'est-à-dire sur une aire à battre le grain, les femmes et les filles du village, vêtues de longues chemises que décoraient des broderies aux vives couleurs, des rangs de pièces d'argent sur le front et sur la poitrine. Se tenant toutes par la main, elles dansaient en rond, si l'on peut employer ce terme à propos de la marche lente et cadencée qui, avec les détours que lui impose la conductrice de la bande, rappelle d'une manière si frappante l'aspect des chœurs de danse que l'on voit très souvent figurés sur les vases peints. Tout en bavardant avec l'instituteur, qui voulut bien me faire une leçon sur l'histoire de Delphes, je passai l'après-midi à regarder se dérouler les spirales de la ronde. C'est là, je l'avoue, le souvenir le plus net que j'aie gardé de ma première visite à Delphes. La nuit, je fus l'hôte du capitaine Franco, un officier en retraite de l'armée grecque qui était le personnage important de Kastri. Franco devait être, un peu plus tard, l'ennemi le plus acharné des archéologues qui s'aviseraient de venir, sous prétexte de fouilles, déranger les Kastriotes en donnant des coups de pioche dans les cours de leurs maisons. Il est mort, m'a-t-on dit, vers 1880. Je m'étonne que son fantôme ne soit pas sorti du tombeau, en 1892, pour s'opposer à l'expropriation et au transfert du village, pour terrifier, comme jadis Apollon avait fait les Gaulois, les ouvriers de M. Homolle, pour projeter sur les chantiers, en avalanche meurtrière, les rochers du Parnasse.

Quand, trente-cinq ans plus tard, je revins à Delphes, pour la seconde fois, un grand changement s'était accompli. Les fouilles de M. Foucart, en 1860-1861, et de M. Haussoullier, en 1880, avaient créé à l'Ecole française d'Athènes, sur ce champ de ruines qui paraissait si plein de promesses, des droits moraux qui avaient été consacrés par la convention que M. Foucart, devenu directeur de l'Ecole, avait préparée et fait accepter, en principe, par le gouvernement grec. Le successeur de M. Foucart, M. Homolle, avait, à force d'insistance et d'adresse, obtenu des Chambres françaises le vote d'un crédit dont le total a fini par s'élever au chiffre de 750,000 fr. ; il avait obtenu de l'Etat grec, après la signature définitive de la convention, que celui-ci prit à sa charge tous les frais qu'allait entraîner le déplacement du village, son transport sur un terrain situé à deux kilomètres environ vers l'ouest de la position qu'il avait occupée pendant des siècles. J'ai dit alors aux lecteurs de ce journal au milieu de quelles difficultés de toute nature les fouilles de Delphes avaient été entreprises en 1892 et poursuivies depuis ce moment avec une ténacité qu'aucun obstacle n'avait découragée. Je leur ai dit quelle activité présentaient les chantiers, où, roulant à grand bruit sur des voies très déclives, les wagons allaient jeter les remblais dans la gorge du Pleistos. Tous les bâtiments de l'ancien village étaient déjà

démolis. Sur ces pentes raides que l'outil avait remuées en tous sens, il ne restait plus debout qu'une petite maison, celle où M. Homolle avait établi son quartier général et celui de ses collaborateurs, MM. Couve, Bourguet, Perdrizet, Fournier, Laurent, pensionnaires de l'École, l'architecte Tournaire, de l'Académie de France, M. Convert, directeur des travaux. Dans cette maisonnette, les lits étaient durs et la chère peu variée; mais on n'avait guère le temps de songer à ces vétilles. Levé à l'aube, j'étais associé à toutes les émotions de la fouille. C'est ainsi que je fus le témoin de l'une des plus belles trouvailles, celle du torse et de la tête d'une des cariatides du Trésor de Cnide. Les quatre ou cinq jours que j'ai passés là dans ces conditions comptent parmi ceux où j'ai le plus vécu.

Au bout de treize ans, me voici encore de retour à Delphes et, dans cette visite, qui sera sans doute la dernière, je trouve, une fois de plus, tout changé. Les fouilles sont terminées depuis le mois de mai 1903. Elles ont été partout poussées jusqu'au sol vierge. Elles ont déchaussé jusqu'aux substructions de telles ruines dont je n'avais vu apparaître dans le remblai, en 1894, que les assises supérieures. Elles ont dégagé nombre de monuments importants que l'on ne savait trop alors où chercher et à propos desquels on se demandait si toute trace n'en avait point disparu. M. Homolle ne s'est pas contenté de rendre au jour tout ce qui subsistait des édifices compris dans l'enceinte sacrée et de ceux qui s'y rattachaient étroitement, comme le théâtre et le stade. Il a, de plus, exhumé tout un groupe d'édifices dont le déblayement n'était pas prévu dans le plan primitif des travaux, édifices qui étaient situés à l'est de la fontaine Castalie, au lieu dit *Marmaria*, « les marbres », et dont plusieurs présentaient des dispositions des plus curieuses. Là, comme dans le *Hiéron* proprement dit, chaque édifice a aujourd'hui son nom qui, grâce à la relation de Pausanias et aux inscriptions souvent retrouvées à leur place antique, ne prête au doute que dans un petit nombre de cas. Des écriteaux en français et en grec, plantés sur un piquet auprès de chaque monument de quelque importance, aident le visiteur à s'orienter, parmi ce dédale de murs de soutènement et de murs d'édifices, parmi toutes ces bases de statues, toutes ces exèdres, toutes ces colonnes des portiques écroulés dont la plupart n'ont plus qu'un ou deux de leurs tambours tandis que quelques-unes portent encore leur chapiteau. Il n'est point exposé à s'égarer, alors même qu'il n'a pas encore en main, avec le plan très complet qui l'accompagne, la description, si précise dans sa brièveté, que M. Gustave Fougères donnera du champ de fouilles delphien dans la nouvelle édition, qui va bientôt paraître, du *Guide Joanne* de la Grèce.

C'était pour moi une grande nouveauté que l'achèvement de cette image de la Delphes antique dont je n'avais pu voir, en 1894, que s'indiquer et s'esquisser les premiers linéaments. Grâce aux sacrifices désintéressés consentis par les Chambres françaises et à l'énergie patiente de M. Homolle, cette image était

maintenant complète, dans la mesure où permettaient de la rétablir les injures irréparables que le temps avait infligées aux édifices et au peuple de figures qui les decorait. En dehors de l'enceinte sacrée, la transformation n'était pas moins sensible. Le village de Kastri avait déménagé. Il était jadis dominé, à l'Ouest, par un éperon du Parnasse qui arrêta au passage les souffles de la brise marine et, au Nord, par la haute paroi de roche abrupte qui lui renvoyait le soir la chaleur qu'elle avait emmagasinée pendant le jour ; il occupe maintenant un site plus opportun et plus salubre, sur un versant qui regarde la mer, la belle plaine de Crissa et son admirable forêt d'oliviers. Quoiqu'elles ne datent que d'une douzaine d'années, les habitations commencent à être entourées d'arbres que permet d'arroser l'eau de la source Kassotis. Celle-ci, dans l'antiquité, alimentait le temple d'Apollon. Un aqueduc l'amène maintenant au nouveau Kastri, où elle court dans les rues en ruisseaux joyeux. Entre les maisons jaunes, faites de briques crues, on voit luire partout le velours du feuillage des figiers et des mûriers.

Pour recevoir les étrangers qui ne manquent guère, au cours d'un voyage en Grèce, de monter à Delphes, il s'est fondé à Kastri deux hôtels. Je ne puis parler que d'un, le seul que j'aie pratiqué pendant les quatre jours que je viens de passer à Delphes, le *Grand hôtel d'Apollon pythien*. Il n'est pas grand, quoi que dise son enseigne ; mais ce qui importe davantage, il est très bien tenu. C'est, sans comparaison, ce que j'ai vu de mieux en Grèce, en ce genre, hors d'Athènes. Les lits sont bons. Blanchies à la chaux, les chambres, avec leur mobilier très simple, sont d'une propreté parfaite. Quant à la cuisine, elle est très soignée. On peut juger de sa variété par le menu de l'un de nos dîners, que j'ai transcrit, pour la curiosité du fait, sur l'original, le soir même de mon arrivée.

Potage *avgolemoni* (c'est une soupe excellente, un bouillon de poulet dans lequel on a pressé un citron et battu un jaune d'œuf, puis fait crever le riz. Quand, jadis, je voyageais à cheval en Grèce, j'ai eu à mon service plus d'un agoyate auquel il suffisait du plus maigre des poulets pour confectionner un savoureux *avgolemoni*) :

Rougets au beurre
Bœuf braisé jardinière
Agneau rôti aux *kolokythia* (sorte de petite courge verte)
Pudding de cabinet
Fromage
Oranges et nêfles du Japon
Café

Les prix de pension restent, d'ailleurs, très raisonnables. Pour pouvoir offrir à ses hôtes de semblables repas, à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, M. Armao est obligé de presque tout tirer de la plaine et, même pour les

mulets, par les raccourcis qui coupent les longs lacets de la route carrossable, il y a une heure et demie de montée depuis le port, Itéa, jusqu'à Kastri.

II

Si j'ai transcrit ici ce document culinaire, au lieu de traduire quelqu'un des mémorables textes épigraphiques, grecs et latins, que nous ont rendus les fouilles de Delphes, c'est pour rassurer les voyageurs — j'en ai connu plus d'un de cette espèce — pour qui tout le plaisir du voyage est gâté par un repas trop difficile à digérer. A ceux-là mêmes, qui ne sont que des voyageurs imparfaits, j'ai voulu enlever tout prétexte de ne pas comprendre Delphes dans le programme de leur tournée. S'ils l'y inscrivent, ils seront amplement payés de leurs peines, fussent-ils, comme nous, faire le chemin d'Itéa au Pirée sur un bateau à vapeur grec qui se recommandait, disait l'affiche, par une propreté raffinée. Nous y montâmes sans défiance, séduits par cette promesse. Quand nous fûmes à bord, quand il fut trop tard pour reculer, voici le spectacle qui s'offrit à nous dans toute son horreur. La dunette d'arrière, où nous avions compté installer nos fauteuils, sous une tente, à l'abri du soleil, était occupée tout entière par une centaine de moutons. Une trentaine de bœufs décharnés étaient parqués sur le pont. Je vous donne à penser combien peu de place ces étranges compagnons de route laissaient aux passagers de première classe, par quels bruits ils les énervaient, par quelles odeurs ils les empoisonnaient.

Au risque même de telles mésaventures, il faut, si l'on a mis le pied en Grèce et si l'on est homme de goût, faire le pèlerinage de Delphes. Au voyageur qui, par malheur, se trouverait pris de court, qui serait contraint de se résoudre à de douloureux sacrifices, je conseillerais de renoncer à Olympie plutôt qu'à Delphes. J'ai eu grand plaisir, au printemps de 1892, à revoir Olympie, son fleuve au rapide courant, les collines boisées de pins qui bordent l'Alphée, la butte du Kronion couverte de cytises, d'acacias et d'arbres de Judée en fleurs. Mais ce n'est, à tout prendre, qu'un site agréable et riant, comme les vallées arcaïennes en offrent beaucoup dans leur partie basse. Au contraire, par ses lignes et par ses couleurs, le site de Delphes est de ceux qui s'imposent à la mémoire. L'artiste ne saurait manquer d'être plus touché du pittoresque de Delphes que de celui d'Olympie. Quant à l'archéologue, il lui serait permis d'hésiter.

Le temple du Zeus d'Olympie était un édifice plus important par ses dimensions que le temple d'Apollon à Delphes et les dispositions s'en lisent mieux sur le sol que celles de l'édifice delphique. Les membres de l'architecture détruite se sont mieux conservés à Olympie, en terrain plat, qu'à Delphes, où ils ont été précipités par les tremblements de terre sur des pentes très rapides et ont parfois roulé jusqu'à de très grandes distances. L'Héræon et les Trésors qui l'avoï-

sinent sont des monuments bien curieux ; mais, d'autre part, est-il rien à Olympie qui frappe autant l'esprit du visiteur érudit et qui l'aide aussi efficacement à ressusciter la passé que cette *voie sacrée* dont nous suivons tous les détours, sur ses dalles glissantes, depuis la porte de l'enceinte du *Hiéron* jusqu'au seuil même du sanctuaire ? Si je ne me trompe, on a, tout récemment, relevé à Olympie deux ou trois colonnes du vieux temple d'Héra, ce qui permet de juger, à première vue, des proportions de l'ordre et du caractère de cet intéressant édifice ; mais qu'est-ce que cette restitution partielle en comparaison du travail que M. Replat vient d'exécuter, sous la direction de M. Homolle, à Delphes, où il a reconstruit, avec les matériaux anciens, tout le *Trésor des Athéniens* ?

Que ce petit monument ait été bâti, comme on l'a généralement admis, entre 490 et 480, ou bien que, comme j'inclinerais à le croire en raison du style des sculptures, il ne l'ait été qu'un peu plus tard, après la seconde guerre médique, ce qui est certain, d'après les fragments qui subsistent d'une brève et fière dédicace, c'est qu'il a été destiné à perpétuer le souvenir du combat de Marathon. C'était un édicule dorique, prostyle, *in antis*, de 10 mètres sur 6, établi à gauche et vers le milieu de la Voie Sacrée, sur une terrasse en éperon triangulaire. Les fouilles avaient fait retrouver presque tous les blocs de marbre du Pentélique qui étaient entrés dans la composition du Trésor, simples pierres de taille, pierres moulurées, bas-reliefs des métopes. Quand eurent été étudiés et rapprochés tous ces éléments, M. Homolle se demanda s'il ne serait pas possible de faire pour le Trésor des Athéniens ce qui a été fait, avec tant de succès, à l'entrée de l'Acropole d'Athènes, pour le temple d'Athéna Niké. La tentative semblait appelée à réussir ; mais elle ne pouvait manquer d'entraîner des frais assez considérables et le crédit affecté aux fouilles était épuisé. Ce qui permit de passer outre, ce fut le concours que vint offrir la municipalité d'Athènes ; elle se chargea de subvenir à toute la dépense. On peut être tenté de sourire, au premier moment, quand on voit l'honorable *démarque*, ou maire d'Athènes, M. Mercouri, se porter ainsi l'héritier de Miltiade et d'Aristide, prendre en charge l'entretien de leurs bâtiments ; mais on ne saurait nier qu'il n'y ait à la fois une piété touchante et une adresse de bon aloi dans ce soin pris de toujours rattacher le présent, avec toutes ses ombres, à ce glorieux passé. Ce qui a empêché la race grecque de périr, malgré toutes les épreuves qu'elle a traversées, ça été son obstination passionnée à se croire et à se dire solidaire de ses illustres ancêtres. On l'a crue sur parole et, depuis le commencement du dernier siècle, toute son histoire témoigne du bénéfice qu'elle a tiré des sympathies que lui a values en Europe une attitude qui lui a été dictée autant par une foi sincère que par une politique habile.

La réfection du Trésor des Athéniens a coûté 35.000 drachmes et elle a été conduite par M. Replat avec beaucoup d'intelligence et de conscience. Nous ne saurions dire ici quelles peines il a prises et à quelles minutieuses vérifications

il a eu recours afin que chaque pierre antique retrouvée vint reprendre dans l'édifice renaissant la place qu'elle y occupait jadis. Des blocs de tuf qui, par leur couleur, se distinguent aisément du marbre, sont venus combler les quelques lacunes que laissent subsister les recherches patiemment poursuivies dans toute cette région du champ de fouilles. Des moulages en plâtre, patinés pour résister aux intempéries, ont été substitués, dans les métopes, aux bas-reliefs originaux, qui ont été déposés au musée; mais, ni là ni ailleurs, dans cette réfection, rien n'est inventé, rien n'est conjectural. Par un excès peut-être de scrupule, on s'est abstenu de restaurer les caissons du plafond et la toiture. Rétablissez par la pensée cette couverture et vous verrez, à peu près tel qu'il se fût montré, au lendemain de son achèvement, à qui l'aurait aperçu d'un peu loin, ce joli monument, chef-d'œuvre de juste proportion et de sobre ornementation.

III

Ainsi sollicitée et mise en branle, l'imagination, quand elle s'essaye à se faire quelque idée du brillant ensemble sur lequel se sont promenés les yeux de Pausanias trouve, pour y parvenir, un précieux secours dans des restaurations d'un autre genre, dans celles qui ont été exécutées en plâtre, à l'intérieur du musée. De celles-ci, les plus importantes sont celles de la façade principale du Trésor des Cnidiens, celle de la colonne dédiée par les Naxiens et du sphinx colossal qu'en supporte le chapiteau ionique, celle enfin de l'étrange et charmante colonne dont le fût simule une tige d'acanthé, au sommet de laquelle, d'un bouquet de larges feuilles retombant en dehors, qui est comme la première esquisse du chapiteau corinthien, jaillissent trois danseuses qui, sur leurs têtes rapprochées, soutenaient un trépied, en commémoration de je ne sais quelle victoire remportée aux jeux pythiques. Dans tous ces modèles, un sculpteur de mérite, N. Convers, a, sur les indications de M. Homolle et en se tenant aussi près que possible du style de l'original, restitué les parties manquantes de la sculpture. Il a fallu, dans ces deux colonnes, supprimer un tambour, afin que leur cime ne crevât pas le plafond des salles pourtant très hautes, et le plâtre, toujours un peu blafard, n'a pas le beau ton du marbre; mais, à cela près, les monuments se montrent à nous là avec leurs dimensions réelles, avec tous les ornements et toutes les figures dont les ont parés les artistes qui les ont créés. L'effet en est tout autre que celui de la plus belle des restaurations exécutées sur papier grand aigle, par ces méthodes de dessin conventionnel qui s'imposent aux architectes, mais qui ne parlent guère aux yeux de qui n'est pas du bâtiment.

Il n'y a rien à Olympie qui ressemble à ces fidèles reproductions des monu-

ments que le temps a mis en miettes. Construit sur les plans de M. Tournaire, aux frais d'un riche Grec, M. Syngros, le musée de Delphes est d'ailleurs d'une plus belle ordonnance et d'une disposition mieux entendue que celui d'Olympie. Veut-on comparer non plus les édifices, mais leur contenu, l'embaras est grand. On pourrait longtemps discuter, sans arriver à se mettre d'accord, sur la valeur relative des deux collections. Pour ne point parler ici des morceaux de second ordre, auxquels l'archéologue seul s'intéresse, Olympie a les deux frontons et les métopes du temple de Zeus, la Niké de Péonios et l'Hermès de Praxitèle ; mais Delphes a l'*aurige* du char des princes siciliens, un des plus beaux bronzes antiques qui nous soient parvenus, les danseuses de la colonne d'acanthé, les statues thessaliennes du monument de Daochos, où l'on croit retrouver l'empreinte de la main de Lysippe, les métopes du Trésor des Athéniens, précieux reste de la sculpture attique un peu antérieure à Phidias.

Delphes a surtout le chef-d'œuvre de la statuaire ionienne, cette frise du Trésor de Cnide que j'ai été revoir matin et soir pendant les quelques jours que j'ai passés à Delphes. L'art grec a produit des ouvrages plus savants et plus parfaits. Il n'en a pas produit de plus attachant, malgré ce qu'il y a encore là des conventions de l'archaïsme et de son inexpérience. Je n'en sais pas où l'artiste paraisse s'être intéressé davantage à sa tâche, avoir senti plus profondément la beauté de la forme vivante et celle du mouvement spontané, avoir fait un plus sincère effort pour rendre cette forme expressive. Personne n'admire plus que moi la procession des Panathénées dans la frise de la salle du Parthénon et cette *Assemblée des dieux* qui en est l'aboutissement. J'avoue pourtant, tout bas, que cette scène me touche peut-être encore plus dans la version qu'en a donnée, à Delphes, le sculpteur du sixième siècle. Il y a là, dans les attitudes des personnages divins qui se passent familièrement l'un à l'autre la main autour du cou ou sous le menton, une tendre et caressante intimité dont le charme est exquis.

La conclusion de ces remarques est facile à tirer. Si vous avez le bonheur de partir pour la Grèce, ne manquez pas d'inscrire Olympie, en belle place, dans votre itinéraire ; mais commencez par monter à Delphes, pour être sûr de ne pas vous voir contraint par quelque accident à repartir sans avoir été demander au site où Apollon avait élu domicile et aux monuments exhumés par M. Homolle une des plus fortes impressions de nature et d'art que vous puissiez espérer rapporter de votre voyage.